

*Jean Dutourd*  
Trilogie française

Flammarion

Extrait de la publication



## Trilogie française



Jean Dutourd  
*de l'Académie française*

Trilogie française  
Le Séminaire de Bordeaux  
Portraits de femmes  
L'Assassin

Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 1997  
ISBN : 9782081311237

## AVANT-PROPOS

Jean Dutourd ne cesse d'affirmer dans ses écrits – romans ou essais – que la charmante société paysanne et artistique est morte dans les années soixante de ce siècle et qu'elle a été remplacée par celle qui nous domine : la société industrielle et scientifique.

De cette observation, il tire la conclusion qu'il ne sert strictement plus à rien de raconter des histoires sur la trame sociale établie par Honoré de Balzac, que ses personnages sont caducs parce que disparus ou devenus des survivances sans pouvoir.

En 1952, dans *Au bon beurre*, il avait décrit un nouveau personnage que n'avait pu prévoir Balzac : le crémier enrichi par le marché noir de l'Occupation, mais le BOF lui-même a cédé la place à tous les marchands de modernité.

Lassé de ne pas retrouver la société d'aujourd'hui dans la plupart des romans contemporains, il a repris son bâton de pèlerin pour écrire les

histoires qu'il aurait voulu lire, ce qui est très souvent le meilleur point de départ. Il a « posé son cheval » – expression qu'il affectionne – et peint trois tableaux : *Le Séminaire de Bordeaux*, *Portraits de femmes* et *L'Assassin*.

On devrait accorder plus d'importance aux boutades, tout au moins les prendre pour ce qu'elles sont : une manière pudique et ourlée de dire sa vérité. Dutourd prétend qu'il est devenu écrivain – alors que sa première vocation était la peinture – parce que les fournitures de l'un sont moins onéreuses que celles de l'autre. La lecture attentive de son œuvre démontre qu'il n'a pas cessé de peindre, notamment les chercheurs du CNRS pour *Le Séminaire...*, les écrivains à succès pour *Portraits...* et les vedettes de l'actualité pour *L'Assassin*, trois piliers – certes ni prolétaires ni épiciers – de la société française contemporaine, mais ô combien « représentatifs ».

La *Trilogie française* montre certaines coulisses de la France réelle et non telle qu'on la voit encore dans les récits postbalzaciens. C'est bien dans la manière de l'auteur, toute wildienne, de décrire les contours pour aller à l'essentiel.

Alain Paucard

8 mars 1997



LE SÉMINAIRE  
DE BORDEAUX

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 1987

*À Camille Marie, toujours.*



## I

Un des grands chagrins de Mme Simonot fut d'accoucher au mois de mai 1968. Elle avait eu une grossesse difficile et le médecin insista pour qu'elle fût admise à la maternité de l'hôpital Cochin plusieurs jours avant le moment supposé de sa délivrance. Lorsque les premières grenades lacrymogènes explosèrent rue Gay-Lussac, boulevard Saint-Michel, rue Soufflot, elle était clouée sur son lit comme une grosse tortue, incapable de remuer, n'ayant pour horizon que le mur blanc de sa chambre. Il lui était d'autant plus pénible d'être ainsi emprisonnée qu'elle professait des opinions terribles et que depuis l'âge de quinze ans elle attendait la Commune. Or voilà que la révolution éclatait et qu'elle n'en était pas ! Que n'eût-elle donné pour sortir de son cloître, marcher dans la rue, renifler l'odeur de la poudre, lancer des pavés, crier « CRS-SS » ! Elle était saisie de la même impatience que les jeunes soldats de 1914 qui trépi-gnaient dans les casernements en souhaitant que la

guerre durât assez pour qu'ils eussent le plaisir de la connaître un peu. Malheureusement les révolutions durent moins longtemps que les guerres, et il était à craindre que l'Histoire ne laissât de côté la pauvre petite Mme Simonot. Ses supplications pour que l'on hâtât artificiellement son accouchement à l'aide de quelque piqûre laissèrent de marbre les médecins. Elle alla jusqu'à simuler des contractions auxquelles la sage-femme de l'étage, personne expérimentée, ne se laissa pas prendre. Bref, il fallut attendre le 19 mai pour que la nature, jusque-là si contrariante, acquiesçât enfin aux désirs de Brigitte. Tel était le prénom de la parturiente. L'accouchement dura dix-sept heures. M. Simonot, jeune homme distingué, c'est-à-dire tout aussi révolutionnaire que sa femme, tint la main de celle-ci durant le travail, et s'émerveillait qu'une personne si frêle d'apparence le serrât avec la dureté d'un étau. Au cours des intervalles, il lui narrait les derniers épisodes des grandes offensives du Quartier latin, ce qui était stupide de sa part, car cela ne faisait qu'ajouter au désespoir de la jeune mère. Non seulement elle souffrait mort et passion à mettre au monde un petit imbécile qui refusait d'y entrer, mais encore on la désolait en lui montrant de manière saisissante ce qu'elle manquait, car M. Simonot, à défaut de tact, racontait bien. Où l'on voit que Brigitte était plutôt bonne fille, c'est qu'au lieu d'éprouver de la rancune pour son mari, elle lui était reconnaissante de quitter des amusements exceptionnels pour demeurer à côté d'elle et partager son épreuve. De même on pourrait penser qu'après la contrariété et les douleurs que lui avait

causées son enfant, elle aurait pris en grippe cet innocent. Nullement. Dès qu'il fut entièrement sorti d'elle, qu'elle eut perdu sa grosseur qui la gênait tant, qu'elle eut cessé de pousser des cris, bref qu'elle se retrouva comme une personne qui a eu le mal de mer et qui est subitement guérie quand elle pose le pied sur la terre ferme, elle éprouva une grande joie à la vue de l'animal rougeâtre, plissé et couinant qu'elle avait créé.

On constata ultérieurement un phénomène inattendu ; après les relevailles, que la médecine a beaucoup abrégées, forçant les femmes à se mettre debout dès le lendemain de l'accouchement, Brigitte, qui aurait pu encore jouir du chambard pendant quelques jours, préféra rester chez elle et s'occuper du bébé. Elle en était la première étonnée ; avec quels sarcasmes n'eût-elle pas répondu à qui lui eût dit un mois plus tôt qu'elle ressentirait à pouponner un tel contentement qu'elle n'aurait pas un regard pour la révolution qui passait en chantant sous ses fenêtres ! La vie vous joue parfois de ces tours. Brigitte, qui se vantait d'être orgueilleuse, eut, pendant un instant, le soupçon que l'orgueil a l'inconvénient, dans certaines circonstances, de vous rendre ridicule à vos propres yeux. Elle eut honte d'avoir changé, non d'opinions, car elle considérait toujours la société comme une vilaine bête à égorger de toute urgence, mais de goûts. N'y avait-il pas quelque chose de bourgeois, c'est-à-dire d'infâme, alors que Paris traversait des convulsions grandioses, à choisir les servitudes déshonorantes de la femme-esclave plutôt que les responsabilités de la combattante d'aujourd'hui ? Elle qui voulait,

avec ses sœurs, prendre en main les destinées du monde, voilà qu'elle langedait un moutard, qu'elle lui faisait faire son « rototo », qu'elle bêtifiait en lui parlant ! Plus extraordinaire encore, elle empêchait son mari de l'aider dans ces tâches abrutissantes, ce qu'il eût fait volontiers, ayant les idées de sa conjointe sur l'égalité des sexes et le partage des corvées domestiques entre époux. À peine si Brigitte, qui entourait son petit comme une lionne, lui permettait de chauffer le lait ou seulement de laver les tétines des biberons ; chaque fois qu'il se risquait à ces humbles besognes, elle en ressentait comme une usurpation de la part de ce malheureux, elle le regardait s'affairer d'un œil critique et, après qu'il avait fini, refaisait son travail.

M. Simonot (Jean-Claude), bien qu'il fût sociologue au CNRS et s'efforçât de considérer le monde avec la froideur objective du savant, ne laissait pas d'être déconcerté par une telle attitude. Il découvrait que les phénomènes sociologiques ne sont pas une espèce de spectacle humain que l'on suit d'un peu haut, à la façon d'un entomologiste observant des insectes, mais que, si l'on est pris soi-même dans leur mouvement, ils deviennent douloureux comme une rage de dents, une crise de coliques néphrétiques, un chagrin d'amour. M. Simonot Jean-Claude avait beau être âgé de vingt-neuf ans, se proclamer marxiste, prêcher la Révolution à son entourage qui était convaincu d'avance, etc., il n'était guère différent, quant aux sentiments et à l'expérience de la vie, d'un enfant de douze ans ; pour qu'il fût heureux, il lui fallait un univers ordonné, où les choses ne changent pas



inopinément de signification ou même d'apparence. Le CNRS était ce qui lui convenait ; il y menait une existence d'enfant, protégée de tous côtés, immuable, assez inutile, avec des camarades de son âge ou plus vieux, qui partageaient ses idées et, sans le savoir plus que lui, se refusaient à rien connaître des choses réelles. Cela leur était d'autant plus facile qu'ils avaient l'illusion, grâce à leurs travaux, d'être des professionnels de la réalité à qui l'on n'en remontrait pas. Les émeutes de mai 1968 furent pour Jean-Claude et ses collègues le genre d'événement dont les enfants raffolent, qui ne remet rien en cause, car on sait dès le début que l'on ne va nulle part et qu'il faudra bien un jour ou l'autre, quand les grandes personnes se seront ressaisies et que la grande personne en chef, c'est-à-dire le général de Gaulle, aura fait la grosse voix, arrêter la récré du siècle.

Brigitte était aussi rassurante que le CNRS ; elle apportait à Jean-Claude les mêmes agréments que son métier, ce qui en somme n'est pas fréquent, et fait les bons ménages. La seule étrangeté de leur association était qu'ils fussent mariés, mais ils y avaient quelque excuse : le concubinage n'était pas alors devenu la coutume qu'il fut par la suite. Tout au moins ils avaient eu des fiançailles irréprochables : à leur première rencontre, ils s'étaient donnés l'un à l'autre, si l'on ose se servir de cette expression désuète pour qualifier le peu d'embarras que fit Brigitte à se mettre au lit avec son futur époux, qui venait du reste après bien d'autres « garçons » qu'avait élus cette jeune fille dont le point d'honneur était de se conduire comme un jeune

homme. Il y eut, de part et d'autre, une froideur, une absence d'empressement, une façon ennuyée et pratique d'arranger les détails de la fornication qui montra à chacun qu'il avait affaire à un partenaire des plus satisfaisants. Il s'ensuivit une liaison qui fut d'autant plus solide que ni Jean-Claude ni Brigitte ne la considéraient comme telle, et que chaque jour ils étaient prêts, non à la rompre, ce qui eût conféré à l'affaire une importance qu'elle n'avait pas, mais à la laisser là, comme on se lève d'une table où l'on a assez mangé pour retourner vaquer à ses occupations habituelles. De temps à autre, Brigitte éprouvait une sorte de remords ou plutôt de culpabilité envers elle-même. À demeurer comme elle faisait avec le même homme, ne reniait-elle pas sa philosophie, n'était-elle pas infidèle à sa *Weltanschauung* ? Elle aimait ce mot dont elle se servait volontiers quoique un peu à tâtons, ne sachant pas l'allemand. Alors elle se mettait frénétiquement en quête d'un « garçon », le levait (ou le draguait) et allait tout de suite avec lui dans un hôtel. Ces escapades ne lui faisaient aucun plaisir. Il lui sembla même, une ou deux fois, qu'elles avaient quelque chose de déshonorant. Leur seule utilité était qu'elle pouvait dire à Jean-Claude, d'un ton léger, comme elle l'aurait informé de l'achat d'une casserole : « Ah ! tiens, au fait, j'ai couché avec un type c't'aprême. » Les hommes ont moins de cynisme que les femmes. Ces révélations ne laissaient pas Jean-Claude tout à fait aussi indifférent qu'il l'eût souhaité et qu'il tâchait de le paraître ; non certes qu'il fût jaloux (personne n'a de droits sur personne, la franchise vaut tellement mieux que

le mensonge, il n'y a pas de tromperie quand on se dit tout, etc.), mais il ressentait chaque fois une légère meurtrissure, une bizarre tristesse qu'il mettait sur le compte de l'éducation qu'on lui avait donnée, des préjugés de son milieu familial, des « vieux tabous judéo-chrétiens » dont nul n'arrive à se défaire complètement, pas même un sociologue du CNRS. L'idée qu'il pût désirer une fidélité charnelle de la femme qui partageait sa vie était puéride et choquante ; que lui eût servi d'établir des statistiques sur le comportement sexuel des artisans plumassiers entre 1740 et 1750 dans le quartier du Gros-Caillou si c'était pour régresser lui-même au répugnant individualisme des petits-bourgeois ? Jean-Claude, comme on voit, n'était pas moins orgueilleux que Brigitte ; il avait l'orgueil d'un roi ou d'un homme d'État qui ne considère des hommes que les collectivités et les tendances générales, qui ne veut pas connaître leurs sentiments et qui, par rigueur intellectuelle, jugeant que rien de ce qui l'atteint personnellement n'a d'importance, refuse d'en tenir compte. C'est lui qui songea le premier au mariage. Il hésita plusieurs semaines avant de s'en ouvrir à Brigitte, ne trouvant pas de formule acceptable pour proposer ce changement de situation ; il craignait qu'elle ne lui demandât d'où venait ce soudain conformisme, en quoi le mariage changerait quelque chose à leurs rapports, ce qui l'avait poussé à cette lubie, quels avantages leur apporterait le passage devant le maire ; il ne savait quelles réponses faire à ces questions pertinentes, et regrettait de ne pouvoir dire ce qui répond à tout : « C'est parce que je t'aime, parce que je

veux être lié à toi par autre chose encore que nos volontés. » Une telle déclaration aurait fait fuir Brigitte : elle avait trop fait de discours sur l'émancipation des femmes pour que l'on espérât qu'elle accepterait la moindre chaîne ; d'ailleurs, l'aimait-il, en donnant au verbe « aimer » le sens où il est employé généralement dans les romans et dans la vie ? Non. Certainement pas. Ne serait-ce que parce que la notion d'amour appartenait à l'arsenal des petits-bourgeois, c'est-à-dire à un passé dont, précisément, les gens de progrès voulaient faire « table rase ». Leur honneur, à Brigitte et à lui, ayant été toujours de pratiquer l'un envers l'autre une complète franchise, il eût été mal de faire intervenir tout à coup le vieux chantage aux sentiments, la vieille fourberie humaine.

Jean-Claude, ne sachant décidément comment s'y prendre, fit part de son souci à une de ses collègues du CNRS qui étudiait l'incidence des lois sociales sur la déchristianisation dans la région Poitou-Charentes de 1936 à 1965, travail difficile et de longue haleine à cause des divers régimes politiques que la France avait connus entre ces deux dates, et qui avaient plusieurs fois modifié le « panorama spirituel rural et urbain ». Cette personne, nommée Adeline Jolivet, avait été la maîtresse de Jean-Claude avant qu'il ne se mît en ménage avec Brigitte. Lorsqu'il la quitta, elle n'en avait pas éprouvé de chagrin, mais une sorte de rêverie, d'impression de solitude l'avait poussée à se demander si, sans s'en douter, elle n'aurait pas été un peu amoureuse ; il lui en était resté pour Jean-Claude quelque chose qui pouvait avoir une

lointaine ressemblance avec de la tendresse maternelle ; cela se marquait par des sourires dans lesquels un observateur aurait lu une complicité engageante et timide, qui échappaient à celui auquel ils s'adressaient mais insinuaient en lui d'imperceptibles douceurs, car le souvenir de l'amour, même non identifié, incline au bonheur. Adeline Jolivet avait trois ans de plus que Jean-Claude et s'était toujours targuée de cette supériorité, qui lui conférait on ne sait quel profond savoir, quelle mystérieuse expérience ; par-dessus le marché, elle portait des lunettes, ce qui ne l'enlaidissait pas, mais ajoutait plutôt à son charme. Des lunettes sur un joli visage sont un agrément de plus, un signe de fragilité qui émeut le mâle, et de sérieux qui donne confiance. Les lunettes enlevées, Adeline avait un beau regard perdu de myope, opaque, presque indécent ; c'était comme si elle avait ôté son soutien-gorge. Tout cela joint à la déchristianisation de la région Poitou-Charentes, à une façon rapide de parler et à un vocabulaire moderne qu'elle employait, tel que « motivation », « *brain storming* », « dans un premier temps » pour « d'abord », « en amont et en aval » pour « avant et après », « dangerosité » pour « danger », etc., faisait un charmant type d'intellectuelle parisienne.

Jean-Claude lui donna rendez-vous dans un café qu'ils fréquentaient autrefois et qui avait pour enseigne l'Idéal Good Snack Fast, ce qui n'avait pas plus de sens en anglais qu'en français, mais, pensait le patron, possédait un caractère magique et américain de nature à attirer la pratique. En se rendant là, le cœur d'Adeline ne battait pas plus vite

qu'à l'accoutumée, cependant elle ressentait une lourdeur dans les jambes qui l'alanguissait ; elle avait revu souvent Jean-Claude depuis qu'ils avaient cessé d'être amants, car ils étaient tous deux des gens « civilisés », qui auraient jugé préhistorique de se brouiller pour la misérable raison que, pendant quelques mois, leur camaraderie avait été plus étroite que la camaraderie n'est censée ordinairement l'être. Un retour à l'Idéal, comme ils disaient dans leur jargon intime (ou à l'IGSF car ils raffolaient des sigles), café où ils se retrouvaient à la fin de la journée, avant d'aller chez elle, et où elle n'avait pas réapparu, comme on évite de toucher un endroit du corps où l'on risquerait de rencontrer ou de réveiller une douleur, la mettait dans un curieux état de disponibilité, d'attente, de regret, d'émoi. Le tenancier de l'établissement qui, en dépit de son enseigne exotique, était natif de Nogent-sur-Marne, accueillit Adeline avec les exclamations rituelles des imbéciles : « Tiens, une revenante ! Ben alors ! On te croyait morte ! » Adeline était si bien disposée que ces clichés, qui généralement l'exaspéraient, l'attendrirent. C'était vrai pourtant qu'elle était une revenante ! Pour une fois le mot était juste : elle revenait dans des lieux où elle avait été heureuse. « Et Jean-Claude, on va-t-y l'voir aussi ? » demanda le natif de Nogent avec un mélange de curiosité et de perfidie, sachant très bien à quoi s'en tenir sur les raisons pour lesquelles Adeline avait été si longtemps absente. Notons que sa familiarité qui consistait à appeler certains clients par leur prénom, parfois à les tutoyer, ne s'exerçait qu'à l'égard des intellectuels, étudiants,

jeunes professeurs, universitaires qui fréquentaient son « snaque », ainsi qu'il nommait son mastroquet ; il n'en tirait pas d'orgueil ; ce n'était qu'une manifestation de son sens du commerce ; il avait remarqué que ces jeunes gens étaient charmés qu'un prolétaire, un primaire, ou du moins quelqu'un appartenant à une classe sociale inférieure à la leur, les mît ainsi sur un pied d'égalité avec lui, les fît accéder sans examen de passage, sur leur bonne mine, à la grande fraternité des humbles. Ils lui rendaient son tutoiement et l'appelaient Marcel. Ils étaient plus retenus avec son épouse Patricia qui faisait office de buraliste et décourageait par son air sérieux pour ne pas dire revêche. Jamais Marcel ne se serait permis avec les ouvriers et les petits cadres cravatés de pareilles espiègleries ; c'était alors un tout autre homme, qui donnait du « vous » et du « m'sieur Untel » autant que l'on pouvait en désirer. « Caisse tu croyais, Marcel, chuis pas encore HS, dit Adeline avec jovialité ; et J.-C., il va faire son *come-back* dans un quart de seconde, parole. » Cet échantillon du langage actuel nécessite peut-être une traduction : « Qu'est-ce que tu croyais, Marcel, je ne suis pas encore « hors service » ; et tu vas revoir Jean-Claude sous peu, je te l'assure. » À l'arrivée de Simonot, Marcel ne manqua pas de déclarer que cette apparition le « rajeunissait » ; pour la fêter, il offrit un apéritif de couleur rosâtre dans des verres étroits dont le bord était frotté de sucre ; Jean-Claude et Adeline avalèrent cette mixture avec des mimiques de contentement, quoiqu'ils la trouvassent détestable, mais il faut être poli quand quelqu'un vous fait un cadeau, sur-

tout un cadeau de sa composition : on a affaire à deux susceptibilités, celle du donateur et celle du créateur ; du reste ces démonstrations ne déplaisaient pas à Adeline ; elles conféraient de la solennité à l'instant ; Marcel, qui n'allait pas chercher midi à quatorze heures, disait des choses du genre : « Alors, les amoureux, la vie est belle ?... » « Y a pas à chiquer, tous les deux, vous allez bien ensemble. » Il prenait sa femme à témoin : « J'te l'ai pas dit vingt fois, hein, Patte, que c'était malheureux qu'on les voye plus au snaque, ces deux-là, et qu'y avait de l'eau dans le gaz, probable ? » À quoi Patricia, qui était en train de vendre deux paquets de Pall Mall à une grosse blonde, répondait avec aigreur : « Tu m'fais tromper dans mon addition avec tes bêtises. » Malgré l'enseigne magique, l'Idéal Good Snack Fast ressemblait trait pour trait à l'estaminet parisien traditionnel, c'est-à-dire qu'il était d'une laideur et d'une tristesse profondes, que renforçait l'éclairage au néon, lequel donnait à cet ensemble désolant et aux êtres humains qui le peuplaient des teintes fantomatiques. À part quelques réclames pour des spiritueux et des pancartes indiquant le prix des *hot-dogs*, des *hamburgers*, des *eggs et bacon*, des *crock-monsieur* (orthographe magique), des *ice-creams*, ainsi que de diverses boissons, parmi lesquelles on était tout désorienté de lire de vieux noms de chez nous, tels que corbières, côtes-du-rhône, beaujolais, médoc (« le verre 2 F »), entremêlés de *Coke*, de *Canada Dry*, de *John-Collins*, etc., les murs ne portaient aucun ornement ; quant au mobilier, Marcel s'était mis sur la paille afin qu'il fût en conformité avec l'enseigne



et que la magie de celle-ci se continuât à l'intérieur du bistrot ; le comique de la chose est qu'il avait été victime lui-même de cette magie, sur laquelle il comptait pour attirer le chaland. Le décorateur lui avait complètement tourné la tête en lui disant qu'il lui fallait du *design*, mot magnifique, générateur de rêve, mais obscur et dont il n'osa pas demander le sens. « Moi, j'aurais pensé du fonctionnel » objecta-t-il plutôt pour montrer qu'il avait du vocabulaire que pour exprimer une préférence réelle. « Non, non ! du *design*, du *design* ! » glapit le décorateur avec l'enthousiasme d'Harpagon lançant son célèbre : « Sans dot ! » « Le fonctionnel, c'est dépassé, expliqua-t-il. Plus personne n'en veut. Pour les bureaux, je ne dis pas. Et encore ! Mais pour un endroit ludique où il y aura des *flippers*, n'est-ce pas ? ce serait un suicide. » « Ludique » finit de dompter Marcel, qui sollicita humblement que ses chaises et ses guéridons eussent quand même « le genre américain ». Le décorateur lui affirma qu'il pouvait dormir sur ses deux oreilles : il avait passé un an à l'université de Stanford (Californie) où on lui avait enseigné le bon goût.

Marcel fut déconcerté par son *design*. Il s'attendait à des chromes, des cuivres, du marbre, des velours écarlates, bref aux manifestations classiques de la splendeur ; au lieu de cela, il eut des chaises grêles et incommodes, du néon tout cru, un comptoir qui avait l'air d'une aile d'avion, des tables recouvertes de Formica blanc. D'ailleurs le blanc dominait ; les murs étaient blancs, d'un blanc violent qui faisait mal aux yeux. Le décorateur, déjà fâché des bigarrures des paquets de cigarettes et des

billards électriques, interdit d'accrocher la moindre œuvre d'art ; à la rigueur, il concéderait un grand « poster » (affiche), représentant Che Guevara, révolutionnaire cubain en vogue dans les années 60. « Il faut s'habituer », dit le décorateur, qui paraissait très satisfait de sa décoration et qui répéta plusieurs fois qu'il n'avait jamais rien fait d'aussi « abouti ». Le seul détail qui réconforta Marcel fut de payer un prix exorbitant. Des choses aussi chères ne pouvaient être que belles ou rares et encourager les activités ludiques des clients.

L'Idéal se répartissait en deux salles. Jean-Claude et Adeline, laissant Marcel derrière son aile d'avion et Patricia dans son habitacle tabagique, allèrent s'asseoir dans celle du fond, où le néon était moins implacable que sur le devant et où l'on pouvait trouver, en cherchant, un peu de pénombre. Adeline ôta ses lunettes et vit quelques détails de Jean-Claude qui lui avaient échappé jusque-là. Par exemple, il s'était empâté et il avait un plus grand front qu'autrefois ; ses cheveux avaient reculé, dévoilant un golfe de chair sur la droite. Pourquoi un homme sur lequel le temps a imprimé quelques marques qui ne sont pas encore cruelles a-t-il plus de séduction que précédemment ? Peut-être parce qu'elles permettent de lire sur son visage l'évolution de son caractère ou de son âme ; une ride, une bouffissure sont la traduction visible d'une douceur, d'une tolérance, d'une gentillesse qui n'existaient pas dans le jeune homme et qui sont venues avec la rude expérience de la vie. Adeline, en promenant ses yeux opaques de myope auxquels, de près, rien n'échappe, songeait que Jean-Claude était

moelleux ; c'est le seul adjectif qu'elle trouvait, ou plutôt qui s'imposait à elle. « Il est moelleux, il est moelleux », se répétait-elle intérieurement, et elle pensait que si, du temps qu'elle était sa maîtresse, il avait été aussi moelleux qu'à présent, elle ne l'aurait pas laissé s'envoler avec autant d'insouciance ; mais comment prévoir qu'un « garçon » maigre deviendra un homme moelleux ? Faire à une femme qui a un penchant pour vous des confidences sur l'amour qu'on a pour une autre femme ou les difficultés que l'on rencontre avec celle-ci est un moyen de séduction éprouvé ; comme le dessein de Jean-Claude n'était en rien de séduire Adeline, il fut d'autant plus aimable à ses yeux. Quel dommage qu'il l'eût quittée et pour quelle brute incapable d'apprécier un compagnon aussi moelleux ! Elle se garda bien de réprocher les passades de Brigitte (d'ailleurs elle ne les réprochait pas) et affecta même d'excuser ses excès de franchise. Annoncer à un homme qu'on l'avait trompé dans l'après-midi pouvait passer pour du sadisme, mais ce n'en était pas. « Non, évidemment, approuva Jean-Claude. — Elle se veut adulte, expliqua Adeline, mais au fond elle est immature. Son problème est là. Elle fragilise, elle culpabilise, elle a besoin de s'affirmer parce qu'elle a peur. Peur de la vie. Peur de toi. Doute sur ses potentialités à elle. Enfin, tu vois le coup. Je vais pas te faire un dessin. — Elle a peur de moi ? s'exclama Jean-Claude. — Absolument », dit Adeline, qui employait volontiers cet adverbe, tantôt parce que un simple « oui » lui semblait trop froid, trop sec, tantôt par politesse, pour suggérer qu'elle adhérerait avec

chaleur à ce qu'on venait de lui dire. Peu de gens résistent à la tentation de faire de la psychologie lorsqu'on les y invite ; cet exercice comble ses adeptes de plusieurs façons : ils s'admirent eux-mêmes d'être aussi pénétrants, ils croient que leur interlocuteur les admire autant, et ils ont le sentiment exaltant, s'il s'agit d'une personne qu'ils aiment, de la tirer des ténèbres vers la lumière ; cela se traduit par leur prolixité, leur émotion, des larmes qui leur viennent aux yeux, une voix qui change de registre, soudain brève et rapide, gonflée de zèle comme un torrent se gonfle des eaux provenant du dégel printanier. Adeline, après quelques instants de conversation, fut la proie de ces phénomènes, qui ont un certain rapport avec l'ivresse, en ce qu'ils remplissent de bienveillance ; la psychologie en action, comme le vin, donne à qui la pratique l'illusion d'être un peu au-dessus des passions des hommes et des vaines agitations du monde, dans une région heureuse où l'on ne blâme plus rien parce qu'on voit l'explication de toute chose. Autre ressemblance avec l'ivresse : la certitude que l'on est exceptionnellement lucide et solide sur ses jambes, que l'on pourrait se promener sans crainte d'un faux pas sur les cordes les plus raides. Adeline était si remuée par ce qu'elle découvrait en parlant qu'elle prenait de temps en temps les mains de Jean-Claude ; elle poussa la hardiesse jusqu'à lui caresser la joue (c'est-à-dire la barbe) et à l'appeler deux ou trois fois : « mon pauv' chéri ». On ne rapportera pas ses divers raisonnements, explications, conseils et traits de lumière car, le lecteur s'en doute, il n'y avait rien là qui eût un rapport quel-

conque avec la réalité. C'était un chant d'amour que cette jolie jeune femme myope fredonnait à l'intention de son partenaire, un *ci darem la mano* pour voix de contralto, dont les paroles, pour un auditeur profane, n'eussent pas été plus compréhensibles que de l'italien, appartenant à cet idiome exotique dont usent les intellectuels français où, par exemple, « sanctuaire » veut dire « refuge » et non « église », « volet », « chapitre » et non « contrevent », où l'on est « performant » (pour « efficace »), où l'on « reçoit » un livre et non qu'on le lit. Adeline était une virtuose de ce langage qu'elle maniait depuis son adolescence et qui était devenu pour elle une seconde langue maternelle, ou plutôt elle était semblable à une personne vivant à l'étranger et qui est si habituée au parler de sa nouvelle patrie qu'elle est obligée de faire un effort pour comprendre celui de l'ancienne et, si par hasard elle veut l'utiliser, n'y parvient qu'à la façon d'un Français ayant vécu pendant quarante ans à Londres, dont la conversation est truffée d'anglicismes. Jean-Claude, bien qu'il ne fût pas tout à fait aussi bilingue qu'Adeline, ne perdait rien de ses propos, mais pareil à la plupart des individus du sexe masculin, il n'en saisissait que la lettre, sans deviner l'esprit qui les inspirait. Lorsqu'elle lui disait en lui coulant une œillade veloutée qu'elle était « vachement motivée », qu'elle était « interpellée par son problème », que « le sexe c'était super-chiant au niveau de la réinsertion dans le tissu social et que par conséquent fallait y aller mollo dans un premier temps », il n'entendait que des raisonnements qui d'ailleurs lui semblaient judicieux ; toutefois, malgré lui, il

attrapait des bribes de la déclaration transposée qu'on lui adressait ; il soupçonnait que la ferveur d'Adeline n'avait pas uniquement pour cause le désir (sincère) de l'aider à manœuvrer Brigitte, à amener adroitement celle-ci au mariage en jouant sur le « complexe du père », c'est-à-dire en la persuadant qu'en épousant Jean-Claude dans une mairie, devant un magistrat municipal ceint de son écharpe tricolore, elle consacrerait symboliquement l'inceste à la face de la Société, chose au monde dont elle avait le plus envie (c'était l'évidence même), mais que l'ardeur et la véhémence de la démonstration signifiaient un intérêt d'une tout autre nature que celui d'une simple amie qui veut vous porter secours dans une passe difficile. Par contagion, il ressentait une émotion assez semblable à celle d'Adeline. Il avait oublié à quel point elle était intelligente. Sa dialectique le troublait plus que ses moiteurs odorantes de femme, qui lui rappelaient brusquement des instants agréables, ou que son corps chaud près du sien, car ils s'étaient assis côte à côte sur le polyester de Marcel, renouant machinalement avec une habitude ancienne. Un argument lui parut exceptionnellement subtil et propre à séduire l'anticonformisme de Brigitte : à savoir qu'un mariage serait une action des plus originales, qui épaterait les copains. « Ah ! s'écria-t-il en riant, tu es géniale ! » En dépit de sa bonté, elle éprouva un petit plaisir égoïste d'avoir fait rire son camarade, et que ce fût aux dépens de Brigitte, pour laquelle, cependant, elle n'avait pas d'antipathie. Ce rire était presque une trahison. Elle avait toutes ses antennes en batterie,

et elle sentait que Jean-Claude commençait à être pénétré par son récitatif langoureux. Elle savait, pour l'avoir observé maintes fois sur elle-même, dans quelles régions naît le désir chez les intellectuels. Ce n'est pas dans la chair, car ils n'ont pas de « zones érogènes » pour appeler les choses par leur nom, mais dans l'imagination. Rien ne servirait de les aguicher avec de vulgaires procédés de prostituée ; cela ne mènerait nulle part ; il faut ensorceler Dieu sait quels neurones qui se nichent dans leurs mystérieuses circonvolutions cérébrales. Il arrive aussi, quelquefois, lorsque le terrain est bien préparé, qu'un événement inattendu serve de catalyseur ; Marcel précipita le dénouement de cette scène en apparaissant soudain tel le facétieux Ariel dans *La Tempête*, avec son museau de rongeur parisien, son œil égrillard, son dandinement satisfait, serrant un torchon sous son coude. « V'z'avez-t-y pas un peu la dent, les tourtereaux ? dit-il. J'vous sers un croque, ou un saucisson-beurre, avec un glass de beaujolpif comme au bon vieux temps ? Y a aussi des san'ouiches aux rillettes et du calando extra. » Cette irruption causa à Adeline le même étonnement indigné qu'aux vieux classiques tenants de Racine le mélange des genres dans le drame romantique. Ce guignol avec son vin rouge et ses camemberts risquait de briser le charme qui s'était peu à peu établi. Il le risquait d'autant plus que Jean-Claude, si elle se rappelait bien, ne savait pas résister à la nourriture ; elle sentait que la seule mention de saucisson et de rillettes l'avait dangereusement distrait. « Merci, Marcel, dit-elle en se levant et en remettant ses lunettes, comme un

combattant se coiffe de son casque, tu es chouette, mais nous allons justement nous barrer. — Comment ! s'exclama Jean-Claude. On se quitte déjà ? Mais j'ai encore des tas de trucs à t'exposer. — On se quitte pas du tout, dit Adeline. On se fait une petite bouffe dans mon appart'. Tu verras, y a tout ce qui faut. Ras le bol de ce troquet, chuchota-t-elle à l'oreille de Jean-Claude. Pas toi ? D'ailleurs, en venant ici, je me disais que c'était pas évident au plan de la concertation (que ce n'était pas l'endroit rêvé pour causer). » Elle habitait au troisième étage (ou « niveau », comme elle disait) d'une maison située dans une de ces rues bleuâtres, assez nombreuses dans le 5<sup>e</sup> arrondissement, où le soleil ne peut insinuer le moindre rayon et dans lesquelles, en plein été, il règne une fraîcheur de garde-manger. Jean-Claude, en gravissant l'escalier derrière Adeline et qui avait ses mollets devant les yeux, se demanda naïvement combien de « garçons » étaient montés ainsi à sa suite depuis leur séparation et avaient contemplé son dos avec des idées concupiscentes. Il en ressentit une sorte de contrariété, qu'il exprima en posant la question, avec une légèreté qui ne sonnait pas très juste. Une vulgaire pédante ou une féministe aurait raconté ses aventures, par provocation ou par idéologie, une coquine aurait gloussé, une sotte se serait récriée. L'instinct d'Adeline, que le langage intellectuel et les travaux sur la région Poitou-Charentes n'étaient pas parvenus à aveugler complètement, lui fit prendre un parti qui était encore meilleur que le silence : elle s'arrêta, se retourna, et montra un visage grave, presque inexpressif, sur lequel on



pouvait néanmoins deviner des choses comme : « Ce mauvais goût me blesse, mais je suis prête à tout révéler, s'il le faut, par honnêteté, pour ne rien cacher à un homme que je recommence à aimer. » « Tu te sens concerné ? » dit-elle après un bref silence, de ce ton que prennent si bien les femmes qui veulent ajouter un peu de mystère à leur personnalité, comme elles se repoudrent le nez quand il brille. Ils se quittèrent vers deux heures du matin. Adeline eut une parole qui laissa Jean-Claude de glace, quoiqu'elle fût touchante et prometteuse ; mais il avait retrouvé toute son indifférence à l'égard de son ancienne amie. Elle avait cédé trop vite, elle s'était trop hâtée ; si elle n'avait rien accordé, si elle l'avait renvoyé sitôt leur dîner fini, il serait parti avec des regrets, des espoirs, un désir irrité, une obsession peut-être ; il serait revenu la voir, il l'aurait assiégée, courant après elle avec cette ingénuité de chien qui s'empare des hommes quand ils ont une fantaisie en tête. Une vieille formule désigne l'attitude qu'Adeline aurait dû se faire un devoir d'adopter : « tenir la dragée haute ». La connaissait-elle seulement ? Cela n'est pas sûr : les intellectuels sont singulièrement ignorants des manières de parler traditionnelles et méprisent l'expérience qu'elles recouvrent, de la même façon que les médecins se gaussent des remèdes de bonnes femmes et leur préfèrent des drogues savantes qui aggravent plutôt les maladies qu'elles ne les guérissent, quand elles ne tuent pas le patient. Outre cela, elle eût considéré comme déshonorant de mettre en pratique des recettes d'un temps où les femmes devaient suppléer à leur faiblesse sociale par la

ruse. Elle était, comme tant d'autres, victime des préjugés de son époque. Un de ses articles de foi, dont la naïveté paraîtra inconcevable dans cent ans, était que les femmes, en amour, doivent montrer la même simplicité que les hommes, que tout le manège de jadis que les romanciers se sont tant complu à décrire est aussi démodé qu'un vertugadin par rapport à une minijupe. Démodé et indigne de la femme moderne affranchie de la servitude, égale de l'homme, etc. Ces théories, que l'on entend exposer à satiété, ne tiennent pas compte de quelques différences de comportement consécutives à l'appartenance à un sexe ou à l'autre. Aucune mode, aucun principe moral, nul raisonnement n'empêchera que les mâles, après avoir possédé une femelle, ne soient aussitôt, même s'ils l'aiment, saisis d'impatience, qu'ils n'aient qu'une volonté : la laisser là avec ses alanguissements, ses adorations, ses douces plaintes et s'enfuir pour courir le monde. À plus forte raison s'ils n'éprouvent rien d'autre que du désir physique. Peut-être les femmes en vertugadin ne le savaient-elles pas clairement, mais elles s'en doutaient ou elles le devinaient, à moins que la lecture des vieux romans ne le leur eût appris, et elles retardaient leur chute autant qu'elles le pouvaient. Ainsi avaient-elles moins de déboires que les femmes en minijupe ; elles bénéficiaient encore d'un privilège que celles-ci ont abandonné dans la funeste nuit du 4 août de leur sexe, qui était de jouer de leur faiblesse, de se poser en victimes séduites, de remplir de remords vagues la conscience du prétendu séducteur, lequel se trouvait de la sorte bien mieux ligoté qu'il ne

l'est maintenant. « Ah ! dit Adeline, retrouvant bizarrement la langue française telle qu'elle la parlait avant d'être chercheuse au CNRS, si tu avais été comme cela autrefois, si tu m'avais aimée de cette façon ! » Son épaule nue, ses beaux seins, sa chair mate sur le drap rose chiffonné, ses grands yeux noirs de myope formaient un tableau plus poétique encore que libertin, mais la tête de Jean-Claude n'était pas plus à la poésie qu'au libertinage ; il y avait en lui une volonté de s'évader si forte qu'il ne comprenait même plus l'impulsion qui l'avait pris quelques heures plus tôt. « Je t'adore, dit-il froidement, par politesse. Je te téléphone. Merci pour tout, ajouta-t-il stupidement. — Pas de quoi, répliqua Adeline, piquée. — Pardon, dit Jean-Claude, tu vois ce que je veux dire. — Bien sûr, je te comprends, mon chéri », soupira Adeline, que ses sentiments faisaient mieux parler que d'habitude, sans doute parce qu'elle en éprouvait rarement et que, pour les exprimer, elle ne disposait que du français courant. « Je comprends que tu as eu un retour d'intérêt pour moi, que tu m'as trouvée désirable, que tout cela s'est dissipé... — Qu'est-ce que tu vas chercher ! dit Jean-Claude, ennuyé de ces considérations oiseuses qui retardaient son envol. Puisque je te dis que je te téléphone ! Allez, salut, ma choute. — Tu me téléphones bientôt, alors ? mendia Adeline. C'est promis ? J'attends ton coup de tube. — Oui, oui ! » dit Jean-Claude en ouvrant la porte, d'un ton qui voulait si manifestement dire « Compte là-dessus ! » qu'il en était offensant.

La ressource, avec les êtres humains (et qui

permet d'écrire encore des romans sur eux), c'est que, quelque effort qu'ils fassent, dans quelque théorie qu'ils tâchent de s'emprisonner, ils ne parviennent pas à se métamorphoser en machines ; leurs sentiments ou leurs actes à tout moment disent le contraire de leur langue. Jean-Claude parti, Adeline s'adressa les reproches habituels que se font les femmes qui n'ont pas su retenir un homme ; qui plus est, elle se les fit dans les termes les plus consacrés. Elle s'accusa d'avoir été « idiote », elle s'appela « ma fille », souffrit d'avoir été « ridicule », affirma qu'elle était « trop malheureuse », etc. Il ne lui manquait que de pleurer. Cela ne tarda pas. Elle pleura sans retenue, sans distinction, pas du tout comme une diplômée du CNRS dans une circonstance tragique (un enterrement, par exemple) où même les personnes savantes estiment bienséant de payer un tribut à la nature. Elle hoqueta, elle poussa des plaintes d'enfant qui s'est pincé le doigt dans une porte et qui croit qu'il expulsera sa douleur en criant. Cela commençait doucement et s'enflait dans un crescendo désespéré. Puis elle se calma, étonnée de se trouver mieux, et faisant la réflexion qu'on devrait pleurer plus souvent, que les larmes, comme le sommeil, remettent les idées à l'endroit, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à s'appliquer des clichés révoltants sur sa pauvre âme frissonnante. « Les hommes, les hommes, dit-elle à haute voix, tous les mêmes ! » Mais cette séculaire niaiserie exprimait par sa bouche plus de fatalisme que de ressentiment. Le sommeil arriva sur elle comme un nuage de sauterelles. Elle eut cependant le temps de penser sans

vergonne que tant d'émotions l'avaient moulue, « comme si on l'avait battue », comparaison hypothétique de sa part, n'ayant jamais été battue de sa vie.

Évidemment Jean-Claude faisait un contraste avec cette éplorée ; en retournant chez lui, il avait la légèreté des gens qui ont un peu trop bu et qui sont temporairement convaincus que rien n'a d'importance dans ce monde ; il se disait bien que ce n'était pas très malin d'avoir renoué avec Adeline, mais il était si heureux de l'avoir quittée, si allègre dans la rue, respirant le bon air parisien, bref si libre qu'il se mit à chanter la finale d'une symphonie de Mahler, musicien viennois que les mélomanes français commençaient à découvrir à cette époque et dont on jouait à satiété les œuvres sirupeuses à France Musique ; en même temps, il tâchait de se rappeler sa longue conversation et les bons conseils qu'on lui avait prodigués, mais Adeline et lui s'étaient dit tant de choses, et de façon si désordonnée, qu'il avait l'impression d'oublier les meilleurs arguments, ou plutôt que ceux-ci étaient comme des paquets qui tombaient de ses bras trop chargés ; pour en ramasser un, il en lâchait un autre, et ainsi de suite. À la longue, cet exercice l'ennuya. De toute façon Brigitte dormirait, la nuit (ou ce qu'il en restait) passerait et on aviserait demain. Or Brigitte ne dormait pas. Il n'était pas dans les habitudes de Jean-Claude de rentrer si tard ; ce n'est pas qu'elle s'en inquiétât à proprement parler, attendu que chacun est libre de faire ce qu'il veut et n'a pas de compte à rendre (en tout cas pas à la personne avec qui il partage sa vie), mais elle éprouvait de

l'impatience, du dépit de voir le temps passer sans qu'il arrivât, presque de la colère ; elle s'était couchée ; son agacement l'empêcha de dormir et, plus que son agacement, la constatation qu'elle était agacée. Elle alla jusqu'à redouter que Jean-Claude n'ait eu un accident, ce qui la mit réellement en colère contre elle-même : voilà maintenant qu'elle avait des imaginations, comme une bourgeoise ou une ouvrière qui voit des catastrophes dans le moindre retard sur les sacro-saints horaires ! Néanmoins cette grotesque idée d'accident ne s'en allait pas de son esprit ; c'était comme un microbe qu'on ne peut déloger de l'organisme une fois qu'il y est entré ; d'ailleurs les obsessions de ce genre ont des effets semblables à ceux d'une maladie : on y rapporte tout, y compris des malaises qui n'ont aucun lien avec elle ; on invente des maux inexistantes pour la confirmer. Brigitte, à mesure que le temps s'écoulait, trouvait des raisons qui renforçaient la thèse de l'accident. Plusieurs fois elle eut envie de téléphoner au commissariat de police ou aux hôpitaux. C'est par pure vergogne qu'elle ne le fit pas. Le soupçon que cette inquiétude prouvait qu'elle aimait Jean-Claude d'amour la traversa et ne fit qu'augmenter sa mauvaise humeur. En voilà une découverte ! Elle aimait, elle, Brigitte, comme n'importe quelle imbécile ! Décidément, on aurait tout vu. Elle était dans l'agitation et la fureur d'une mère qui, après s'être bien rongée pour son enfant, est si soulagée lorsqu'il réapparaît qu'elle l'accueille avec une paire de gifles. Elle faisait partie de ces gens sur le visage desquels tout mouvement intérieur un peu fort se peint par une expres-

sion de méchanceté, et si le mouvement est très violent, de férocité. Cela ne signifie pas qu'ils soient méchants ni féroces : c'est leur énergie qui éclate ainsi dans leurs traits. Cela se voit dans certaines têtes de femmes de Michel-Ange qui vous regardent comme si elles s'apprêtaient à vous mordre ou tout au moins à vous couvrir d'injures, quoique le peintre n'ait pas voulu les saisir dans la fugacité d'un sentiment, mais donner d'elles, au contraire, une image inexpressive, les montrant dans leur permanence. Sa sensibilité ou sa perspicacité d'artiste était si grande qu'il avait deviné sous un visage au repos la vérité de l'être, qui était la violence. L'amour, qui lui était soudain révélé, et tout ce que cela supposait de contradiction avec des principes qu'elle avait crus, jusqu'ici, inébranlables, rendaient Brigitte presque effrayante. Jean-Claude, devant cette apparition terrible, debout face à lui, toute blanche dans sa chemise de nuit, fut effrayé comme un enfant. Pour un peu, il se serait protégé la joue avec son coude. Tout cet amour qui lui tombait dessus à l'improviste était impossible à identifier ; en outre, il était persuadé depuis longtemps que, dans son association avec Brigitte, c'était lui qui aimait, et non elle. On ne change pas d'optique en une minute. Il eut devant cette tête méduséenne la réaction la plus bête, caractéristique du mâle humain qui ne distingue rien au-delà des apparences : il fut saisi à son tour de colère. Cela lui fut d'autant plus facile que la soirée qu'il avait passée en compagnie d'Adeline, tout en lui donnant de la satisfaction, lui avait aussi donné une espèce de remords diffus, sans qu'il sût très bien à l'égard de

qui, de l'une ou de l'autre femme, ou de lui-même. La colère était une occasion « à profiter de suite », comme disent les commerçants, pour chasser ces remords insidieux et désagréables. Enfin, quelle mouche piquait Brigitte, qui lui racontait avec ponctualité ses débordements, à lui qui eût préféré les ignorer, de jouer ainsi à la furie domestique ? Il eut une idée qui lui parut géniale, en tout cas parfaitement appropriée à la circonstance : « Je me suis envoyé une fille, dit-il. Ça te gêne ? » ajouta-t-il, hargneusement. Il regretta aussitôt non d'avoir dit cela, mais de l'avoir mal dit ; le ton était faux, à la fois doucereux et provocant, revanchard, avec des vulgarités d'honnête homme absous d'avance de ses noirceurs par tout ce qu'il a enduré. Dans certaines situations, tout vous échappe. Jean-Claude se voyait et s'entendait comme nous le décrivons, mais il ne pouvait rien rattraper, rien remettre en place, pas même ses regards, qui fuyaient dès qu'il n'y prenait pas garde. Ces regards fuyants l'enuyaient plus que le reste ; ils lui donnaient l'air coupable. Coupable envers Brigitte, c'était un comble ! Quelle recette avait-elle pour obtenir cette indifférence cynique qui le déconcertait toujours ? Parfois, dans des demi-cauchemars, on rêve que l'on conduit une voiture en marche arrière, et que l'on ne peut pas s'arrêter ; à tout instant on redoute de s'écraser contre un arbre ou de tomber dans un précipice ; c'est si angoissant que l'on se dépêche de se réveiller pour que cela cesse. Jean-Claude ressentait une peur analogue, mais il ne dormait pas ; il n'avait pas le recours du réveil, et c'était lui qui avait fait démarrer la voiture. Un lecteur de romans



du XIX<sup>e</sup> siècle ou d'avant 1940 eût entendu dans le sens de « prostituée » le terme de « fille » que Jean-Claude avait employé dans sa malheureuse apostrophe ; il a pris de nos jours l'acception générale de « jeune fille » ou de « jeune femme », par la faute des traducteurs ignorants qui, lorsqu'ils rencontrent *girl* dans un texte anglais, ne se donnent pas la peine de le rendre correctement, et des doubleurs de films américains qui lisent avec docilité les faux sens de leur brochure. Brigitte, de par son jeune âge, ne se méprit pas. D'ailleurs qu'eût été faire Jean-Claude avec une putain ? Ce n'était pas son genre ; de plus un beau garçon comme lui n'aurait pas manqué d'occasions. Elle était blême ; Jean-Claude lisait sur son visage quelque chose qu'il ne connaissait que trop et qui était la supériorité du caractère. Depuis qu'il était en ménage avec elle, il admirait cette aptitude qu'elle avait à éprouver avec excès les sentiments et à ne pas se gêner pour les crier à la face du monde ; ses colères le surprenaient toujours ; il ne les prévoyait pas, il ignorait par quels mécanismes secrets elles se déclenchaient, quelle délicatesse insoupçonnée on avait heurté en elle. Cet homme assez réfléchi, perspicace même, était devant Brigitte aussi désarmé qu'un primitif devant les phénomènes de la nature. Le tonnerre se mettait à gronder, le volcan entrait en éruption, la rivière débordait, il attendait en faisant le gros dos que la calamité prît fin ; d'ailleurs elle prenait fin et ce n'est pas ce qui l'étonnait le moins. Elle s'arrêtait pile. Le tonnerre se taisait, le volcan se refermait, la rivière rentrait dans son lit, le soleil brillait de nouveau, c'est-à-dire que Brigitte, sans

transition, retrouvait sa bonne humeur, sa gentillesse, ses drôleries, à croire qu'il ne s'était rien passé, que la colère homérique n'avait pas été plus grave qu'un éternuement. Ces volte-face déconcertaient Jean-Claude encore plus que les scènes ; comment pouvait-on oublier d'une minute sur l'autre les griefs les plus épouvantables (et les plus exagérés), les paroles les plus impardonnables qu'on avait jetées à la tête de quelqu'un, passer en toute inconscience des imprécations au ronronnement, faire comme si de rien n'était ? Jean-Claude avait pris ses mesures pour des jours de bouderie, sinon des semaines, il se délectait à l'avance de l'air offensé, peiné, rancunier qu'il allait adopter, et qui ne s'effacerait qu'avec le temps, et voilà qu'on lui offrait la paix, mieux que la paix : l'annulation de la guerre. Il lui fallait toujours un moment pour s'adapter à ce rythme. « Allons, ne fais pas cette trombine, disait Brigitte. File-moi un clope. Je t'aime, mon gros barbu mignon. » Il avait l'impression de vivre avec une flamme. Tantôt elle le brûlait, tantôt elle lui apportait une chaleur délicieuse. Il se sentait un peu petit à côté de Brigitte, ce qui n'était pas équitable envers lui-même. En fait, il avait l'illusion courante qui consiste à admirer, à magnifier, à envier ce qui est le contraire de nous, à y voir une perfection qu'on n'atteindra jamais parce qu'elle est fondée sur une inégalité, non de condition, mais de nature. Cette illusion remontait à son enfance : à l'école primaire, au lycée (on ne disait pas encore CES), à la fac, il se comparait défavorablement à ses camarades et imitait leurs manières, en espérant qu'à force de feindre la grossièreté, la

brutalité, le fanatisme gauchisant, la muflerie envers « les filles », à force de répéter que la police n'était composée que de voyous fascistes, que Céline était le plus grand écrivain de tous les temps et de tous les pays (en faisant peut-être une exception pour Scott Fitzgerald), etc., il parviendrait à changer de personnalité, il deviendrait pour de bon l'être en lequel il brûlait de se transformer. On l'eût grandement mortifié en lui apprenant qu'il mettait ainsi en pratique, à son insu, la célèbre pensée de Pascal où il est dit que si l'on s'agenouille avec persévérance, on finit par prier. Il y a surtout de l'humilité dans un comportement de ce genre ; les gens que l'on imite ne s'y trompent pas ; ils sont flattés qu'on veuille leur ressembler et que l'on s'y évertue, mais exaspérés aussi par ces copies trop chargées où c'est justement ce qu'ils n'aiment pas en eux-mêmes qui ressort avec le plus de relief. Il s'ensuit que les pauvres disciples, les infortunés suiveurs essuient plus de rebuffades que de caresses de leur maître, quand ils n'en deviennent pas les souffre-douleur. Il faut beaucoup de temps et d'expérience à certaines gens pour comprendre que le seul moyen d'être respecté est d'être soi-même, c'est-à-dire d'avoir le courage de ne pas se travestir. Ce courage-là (ou tout au moins les commencements de ce courage) était venu à Jean-Claude vers sa vingt-sixième année. Il avait été visité un matin par l'idée qu'il avait un destin propre qui ne ressemblait à aucun autre destin et qu'il devrait le façonner tout seul sans l'aide ni le modèle de quiconque. Il mit près d'un an à digérer cette nouvelle terrible qui remettait en cause toute sa vie ; il

souffrait d'avoir à abandonner l'humilité si confortable de sa jeunesse, d'un temps où il se prenait avec tant de plaisir pour un autre. Il tenait très fort à ses anciennes admirations, comme on est attaché à des objets qui paraissent précieux parce qu'on les a beaucoup convoités, qu'on s'est saigné aux quatre veines pour les acheter et dont on n'ose pas se dire, après qu'on a acquis du discernement, qu'ils sont de la camelote. « Je veux savoir qui c'est, dis-moi qui c'est, je t'ordonne de me dire qui c'est ! Dis-le-moi ou je fais ma valise et je fiche le camp. Tu ne me verras plus jamais ! » criait Brigitte d'une voix si impérieuse, si tragique, si chargée de douleur et de menace, avec un visage dont les traits étaient à ce point décomposés que Jean-Claude se demanda une seconde s'il n'allait pas dénoncer Adeline, mais la stupéfaction l'emporta sur la peur. La stupéfaction et aussi, malheureusement, l'esprit de logique masculin ; il ne voyait pas en quoi le fait de savoir quelle personne l'avait honoré de ses faveurs apporterait le moindre apaisement à Brigitte. La logique étant toujours le pire parti qu'on puisse prendre dans de pareilles circonstances, il prononça les deux phrases les plus propres à porter le courroux de Brigitte à son paroxysme. « Qu'est-ce que ça peut te faire ? D'ailleurs, tu ne la connais pas. » L'explosion de cris, de larmes, de violences de toutes sortes jusqu'à une gifle que l'infidèle reçut sur sa barbe, laquelle en amortit la vivacité (ou l'« impact », comme on dit dans les journaux), lui montra combien ce propos était inadéquat. Mais il était à la lettre « désorienté », à la manière d'un homme qui, parcourant un trajet familier et tout au

long duquel il pourrait se diriger « les yeux fermés », remarquerait soudain que le paysage n'est plus le même, que tout a changé, que les croisements des rues ne sont pas à leur place, que certaines maisons ont disparu tandis que d'autres se sont élevées, comme si un siècle s'était écoulé depuis la dernière fois qu'on était passé, et surtout que ces transformations ont donné une couleur nouvelle, un intérêt inattendu à des lieux qu'il ne regardait même plus, tant il était sûr qu'ils ne lui offrirait jamais de surprise. Le principal attrait de Brigitte, en dehors de son joli visage et des proportions de son corps, était la perpétuelle incertitude où l'on était de son humeur, ce qui empêchait qu'avec elle la vie ne devînt habitude, routine, écœurant ronron ; elle était très fière elle-même de son caractère, comme le sont généralement les coléreux, et déclarait avec une certaine satisfaction qu'elle était « changeante comme le ciel de l'Île-de-France », qui se couvre de nuages en un instant et redevient bleu tout aussi vite. Pour le quart d'heure, le ciel de l'Île-de-France était à l'orage, les éclairs succédaient aux coups de tonnerre, et il tombait de ces gouttes de pluie lourdes, chaudes, intermittentes, qui indiquent une perturbation de l'atmosphère plus profonde que ne fait une bonne averse. De temps à autre, une larme jaillissait des yeux secs de Brigitte. Elle ne coulait pas le long de la joue, mais paraissait propulsée par son énergie intérieure. Jean-Claude en reçut une sur sa main qu'il avait avancée vers elle dans un geste conciliateur et pendant une seconde ne comprit pas d'où venait cette humidité. « Ne me touche pas ! dit Brigitte en faisant un

mouvement de répulsion. Ne me touche pas, répétait-elle, en mettant l'accent tonique sur « *tou* » et en laissant tragiquement tomber la voix sur « *pas* ».

— Mais écoute », geignit-il, toujours possédé par le funeste esprit de logique, « *tout ça n'a pas de sens ; c'est complètement grotesque ; une scène pareille, de toi à moi, non, je rêve !* » La supériorité des gens coléreux sur les gens qui ne le sont pas est du même genre que celle de l'assaillant dans une guerre ; comme ils prennent l'initiative des opérations, l'adversaire est réduit à la défensive et fait figure d'assiégé ; il est constamment surpris, il ignore le côté par lequel viendra l'attaque ; les prétextes qui allument la colère ou qui la nourrissent sont parfois si ténus, si insignifiants qu'ils sont impossibles à deviner ; pour les personnes qui n'y sont pas enclines, la colère est mystérieuse comme l'âme chinoise ou les mœurs des cœlacanthes ; c'est une arme secrète qu'elles envient tout en se félicitant de ne pas la posséder, car elles voient bien que celui qui la manie en est autant l'esclave que le maître, qu'elle l'envahit comme une folie temporaire, qu'elle exacerbe un point d'honneur incompréhensible et sourcilleux, comme en sont pourvus les mousquetaires dans les romans de Dumas. Vivre avec Athos ou Aramis, qui tire sa rapière au moindre battement de cil dans lequel il croit voir une moquerie, n'est pas de tout repos, mais pas sans charme non plus ; on ne peut s'empêcher d'avoir de l'attachement et de l'admiration pour de telles hermines, prêtes à tuer ou mourir pour effacer une tache minuscule qu'elles seules distinguent sur leur pelage immaculé ; on se sent un peu plébéien, un

peu manant, auprès de ces gentilshommes. Le caractère de Brigitte avait beaucoup fait pour retenir Jean-Claude, qui l'aimait comme on aime les êtres desquels nous étions convaincus que nous n'approcherions jamais, comme on aime une étrangère, par exemple, une femme venue de contrées lointaines et exotiques, élevée dans d'autres coutumes que nous, et qui nous apporte la révélation d'une autre échelle des valeurs. Il avait l'impression que Brigitte était dans son logis comme une toile de Monet ou de Renoir dans une cabane de cantonnier, qu'elle tranchait extraordinairement sur le reste de son existence, qu'elle représentait un trésor très au-dessus de ses moyens. D'ailleurs, il avait souvent été effleuré par l'idée que leur union avait quelque chose d'incongru. Quand Brigitte par ses lubies et ses sautes d'humeur l'avait trop irrité, il se promettait de rompre, de planter là cette folle pour retrouver la tranquillité et, plus encore que la tranquillité, une vie simple, facile, plate. Ah ! oui, plate ! Il en avait par-dessus la tête des montagnes russes ! Mais le moment d'impatience passé, il se disait que quand on avait un trésor, on le gardait, même s'il était encombrant, même s'il vous gênait plus qu'il ne vous apportait de bonheur. Était-ce cela, l'amour ? Cette perpétuelle agitation, ces combats, ces blessures, cette démesure dans tout ? Par quel détour déplorable du destin une pareille tuile lui était-elle tombée sur la tête, à lui, Jean-Claude Simonot, placide chercheur au CNRS, homme d'étude, esprit éminemment raisonnable, ennemi des grands mots et des sentiments excessifs, qui se croyait si bien à l'abri du tragique grâce

à son caractère accommodant ? Parmi les femmes qu'il avait connues et qu'il aurait pu aimer, plusieurs lui eussent mieux convenu, par leur insouciance, leur gaieté, la légèreté avec laquelle elles prenaient la vie, que l'héroïne de Sophocle à laquelle il s'était si imprudemment lié. Que leur avait-il manqué pour qu'il ne les ait pas aimées, justement ? Il fallait en convenir : tout ce qui, en Brigitte, ne leur ressemblait pas, et surtout ce qui ne lui ressemblait pas, à lui, tout ce qui le heurtait, tout ce qui le faisait souffrir. Ayant lu Proust, à défaut d'autres auteurs, il se comparait à Swann disant d'Odette : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » Caution qui lui faisait plaisir et plus encore justifiait son endurance, dont il tirait l'axiome que les seules femmes qui prennent votre cœur sont celles qui ne vous attirent en rien. Et puis, soyons juste, il arrivait fréquemment à Brigitte d'être joyeuse ou aimante ; dans ces moments-là, elle était délicieuse, nulle autre ne pouvait lui être comparée ; en une minute elle effaçait ses méchancetés et ses fureurs, elle dévoilait des tendresses inoubliables. Jean-Claude, à force de l'entendre répéter d'une voix tantôt éclatante, tantôt coupée de sanglots : « Dis-moi qui c'est, je veux savoir avec qui tu as couché, je veux la vérité », finit par penser, en homme raisonnable, qu'il avait devant lui un enfant dont l'esprit s'est buté sur une lubie et à qui il faudra donner satisfaction pour avoir la paix. Il lui aurait été facile pourtant de couper court à ces extravagances ; il n'avait



qu'un mot à dire, tel que : « Est-ce que je te pose des questions, moi, quand tu me racontes tes frasques ? », mais il en était incapable. Cela ne sortait pas, sans qu'il sût si c'était timidité ou délicatesse. D'ailleurs il était généralement incapable de discuter avec Brigitte ; elle lui opposait une passion, une conviction qui ne réfutaient pas ses arguments mais leur ôtaient leur sens, les rapetissaient, les métamorphosaient en d'inadéquates ratiocinations ; jusque dans ses absurdités, elle exprimait une formidable vérité de l'être contre laquelle toute logique paraissait dérisoire.

Ce n'est pas la paix qu'eut l'homme raisonnable après sa capitulation, mais un redoublement de fureur. Il avait jeté le nom d'Adeline sur le brasier comme un seau d'eau, pour l'éteindre ; or c'était un seau d'alcool qui le fit flamber jusqu'à l'hystérie. Brigitte enfila toutes les bêtises possibles : qu'elle en était sûre depuis le début (ce qui était parfaitement faux), que de toutes les femmes qu'il y avait à Paris, c'était justement cette « pouffiasse » que l'homme qu'elle aimait était allé chercher, sachant de toute évidence que nulle rivale ne pouvait lui être plus odieuse, qu'il s'était dégradé, qu'il la dégoûtait, qu'elle ne pourrait plus le toucher, qu'elle aurait très bien admis une passade avec une inconnue, mais avec celle-là ! qu'elle ne lui pardonnerait jamais, qu'il y avait quelque chose de cassé, etc. Pour sa péroraison, elle eut une trouvaille caractéristique de son génie et s'écria : « Je hais les myopes. Je les méprise ! », après quoi elle se mit à pleurer pour de bon, avec des hoquets. Les larmes noyaient son visage comme de la pluie.

Mais c'était une pluie qui mettait un terme à l'orage. Jean-Claude était exaspéré ; néanmoins il se montra un peu adroit : il fit un grand effort pour dissimuler son irritation, d'abord parce qu'il en avait assez des paroxysmes et qu'il ne se souciait pas, par une fausse manœuvre, de les faire renaître, ensuite parce qu'il ne lui déplaisait pas de manifester de la grandeur d'âme, enfin parce que Brigitte, avec toutes ses diableries, avait un autre ragoût que les autres « bonnes femmes », à commencer par Adeline, qui ne lui inspirait plus maintenant que de l'aversion à cause du désagrément qu'elle lui avait attiré. L'incidente sur « l'homme qu'elle aimait », au milieu des imprécations de Brigitte, ne lui avait pas échappé ; c'était la première déclaration qu'il entendait sortir de sa bouche ; bref, il lui sourit, et c'était un très gentil sourire, affectueux, protecteur, presque un sourire paternel, qui traversa le brouillard des larmes de Brigitte comme un rayon de soleil velouté et pâle, annonciateur du beau temps. « Veux-tu que nous nous mariions ? » dit-il, avec une espèce de détachement qui était très réussi, tout en craignant d'aller trop loin et trop vite.

Les gens qui n'ont pas d'instinct, ou peu, ressemblent à ceux qui n'ont pas de chance. Il leur semble que le monde est plein d'obscurité et d'hostilité ; ils avancent à tâtons, redoutant sans cesse une catastrophe ; quand ils ont, par hasard, un mot ou un mouvement heureux, ils en sont émerveillés, comme si la chance cessait de les boudier. C'est le sentiment qu'eut Jean-Claude ; il avait prononcé, sans le savoir, la formule magique. D'autant

plus magique qu'elle n'avait pas de rapport avec la situation. Brigitte s'abattit contre lui comme font les femmes pour montrer que le grand combat est fini, qu'elles ne résistent plus ; elle continuait de pleurer, mais ce n'était plus les modulations de la douleur qui sortaient de son gosier ; elle disait des choses étonnantes, inimaginables encore la veille autant par elle-même que par Jean-Claude : que le mariage était ce qu'elle désirait le plus au monde, qu'elle ne voulait que cela, qu'il était nécessaire qu'ils fussent unis tous deux pour la vie, devant des témoins qui contresigneraient cet engagement solennel, qu'elle avait enfin compris ce que c'était que d'aimer quelqu'un, qu'elle ne commettrait plus certaines actions, dont elle avait horreur à présent, que la fidélité du corps était garante de celle du cœur, qu'ils « vieilliraient ensemble ». Jean-Claude ayant, avec sa demande en mariage, épuisé tout son instinct, était à la fois content et gêné. Comme à son accoutumée, Brigitte en faisait trop ; au fond, il aurait préféré une adhésion réticente. Les femmes ont une façon de faire des projets, d'engager l'avenir qui ne manque jamais d'épouvanter les hommes. Ceux-ci préfèrent vivre au jour le jour, sans regarder trop loin. C'est le grand sujet de discorde entre les sexes. Devant ce déluge de bonnes résolutions, Jean-Claude commençait à se demander s'il n'avait pas mis en branle un mécanisme implacable, comme un nouveau converti, qui veut bien consentir à croire en Dieu, mais qui est terrifié quand on lui montre les renoncements, les dépouillements, les sacrifices, l'oubli de soi que Dieu attend de lui. Il avait une idée modérée du

mariage, comme il avait des idées modérées de tout ; il n'avait pas prévu que Brigitte, qui avait des idées absolues de tout, aurait aussi une idée absolue du mariage. Il voulait simplement mettre de l'ordre dans une vie désordonnée, consolider avec les échafaudages qu'offre la société un amour dont l'instabilité le faisait souffrir, et voilà qu'on lui offrait la vie monastique, l'austérité du cloître, voilà que la pécheresse, par la vertu d'un mot, se métamorphosait en sainte. Bigre !

Les grandes scènes, les larmes, les violences en paroles et en gestes après un adultère (ou quelque chose qui y ressemble) ont une issue si banale, si classique, qu'on ose à peine le mentionner. Ces crises, dans lesquelles il n'est question que de jalousie, c'est-à-dire d'amour, échauffent le corps autant que l'esprit. Les sept péchés capitaux se tiennent secrètement par la main, mais c'est entre la colère et la luxure qu'il y a le plus de correspondances, l'une appelant l'autre, ou menant vers elle par des voies souterraines. Brigitte ne se sentait nullement « moulue comme si on l'avait battue », ainsi qu'Adeline une ou deux heures plus tôt ; au contraire, ses excès l'avaient ragaillardie autant qu'une séance de gymnastique ; elle avait le sentiment exaltant d'avoir gagné on ne sait quelle bataille, non pas en stratège, ayant fait tomber l'ennemi dans un piège par ses ruses, mais en brave, comme un lieutenant d'infanterie qui s'est jeté sur une position, qui l'a enlevée par sa seule intrépidité et qu'on décore le lendemain sur le front des troupes pour son action d'éclat. D'ailleurs elle éprouvait souvent ce sentiment et ne lésinait pas à

ajouter elle-même, quand elle s'en jugeait digne, des palmes à sa croix de guerre, laquelle en comptait déjà une belle brochette. D'où la fatuité que lui inspirait son tempérament ; elle en était orgueilleuse comme un chevalier de ses armes ; elle en tirait trop de satisfactions pour que le désir lui vînt jamais de se modérer ou, comme disent les imbéciles, les victimes, les prudents, les lâches qui n'ont jamais connu l'ivresse des victoires remportées au pas de charge, de « mettre de l'eau dans son vin ». Pour en finir avec tout cela, Brigitte perdit sans le moindre regret son nom de jeune fille auquel, tant par préjugé féministe que fidélité familiale, elle se croyait très attachée. Cela se passa le 7 octobre 1967. Elle était enceinte de quelques semaines.



## II

Le langage d'Adeline Jolivet, pour quelqu'un qui n'y était pas initié, faisait l'effet d'un bal masqué ; on n'y reconnaissait personne mais, soit que les loups fussent un peu dérangés ou les déguisements mal ajustés, on devinait généralement qui était là. Par exemple quand elle parlait d'une « opportunité », on comprenait qu'elle voulait dire une occasion, quand elle cherchait une « excuse », c'était un prétexte ; si elle évoquait le « discours socialiste », on entrevoyait qu'il s'agissait de la doctrine socialiste et non de quelque exercice oratoire. Le « vécu » n'était rien d'autre que la réalité, par opposition au « pensé » qui était plutôt la rêverie. Derrière le chic anglais de l'adjectif « informel », on flairait le débraillé du familier ou l'intimité de l'officieux. L'inattendu, l'inopiné se cachait mal sous les plumes féroces du « sauvage ». Il n'était pas plus malaisé d'identifier « optimiste » sous « positif », « confusion » sous « amalgame », « compliqué » sous « sophistiqué », etc. D'autres

travestis étaient plus hermétiques. Il fallait que « paramètre » revînt plusieurs fois pour qu'enfin l'on saisît que ce pompeux atour ne recouvrait que l'humble circonstance ou le banal détail. Les coutumes primitives se dissimulaient assez efficacement, elles aussi, sous le domino « culture », du moins jusqu'à ce qu'apparût la culture lacustre, solutréenne ou pygmée. Le vénérable « ponctuel » qui, pendant cinq cents ans, avait signifié « exact » ou « assidu », prenait l'acception bizarre d'« opération portant sur un point particulier ». Dans la « galaxie » enveloppée de sa robe pailletée de nébuleuse céleste, nul autre qu'un sociologue n'eût reconnu une période historique. Parfois ces perpétuels glissements ou changements de sens produisaient des effets cocasses, propres à égayer les personnes ayant dépassé la cinquantaine et nourries des idiotismes traditionnels. Ainsi Adeline déclarait volontiers que telle parole, telle chanson, tel bouquin, tel sentiment l'avait « interpellée » (c'est-à-dire touchée, émue) « quelque part », sans se douter que naguère on désignait de la sorte, par euphémisme, le derrière, et qu'avant 1950 c'était plutôt les coups de pied que l'on recevait quelque part que des émotions idéologiques. Il est dommage qu'aucun sémanticien n'ait la fantaisie d'étudier ces étrangetés linguistiques ; il en distinguerait aisément les sources, bien que celles-ci soient nombreuses et disséminées. La plus ancienne coule à la Sorbonne depuis près d'un siècle, spécialement dans les classes de philosophie ; les maîtres enseignant cette matière difficile utilisent à profusion une subtile variété de métaphores qui ne sont point



des comparaisons annoncées par la conjonction « comme », mais des mots déviés de leur sens ordinaire, faisant image par cet emploi insolite et donnant à leurs cours, croient-ils, une espèce de poésie intellectuelle. Cette préciosité pédante est singulièrement contagieuse ; il existe à présent toute une école française de philosophie qui ne s'exprime que comme cela, et dont les productions sont plus difficiles à comprendre que la *Phénoménologie de l'esprit* et la *Critique de la raison pure*. Il est à craindre que M. Bergson lui-même n'ait été gangrené, à moins qu'il ne soit au contraire un précurseur et qu'en le lisant, les philosophes charmés par certaines hardiesses de son style ne se soient essayé à les imiter et, conséquemment, à les pousser à la caricature. Autre source du langage d'Adeline : les mots, néologismes, formules lancés quotidiennement par les agences de publicité, les commerçants, les journaux, la radio, etc. Elle éprouvait, en les adoptant, le même contentement que si elle avait acheté des bibelots ou des meubles nouveaux. Le français, tel qu'on le parle ordinairement, lui faisait l'effet d'un vieil appartement, d'une maison vétuste, où sa famille aurait vécu depuis des siècles, dont elle aurait hérité, et qu'il fallait d'urgence mettre au goût du jour, non tant pour lui donner du confort que pour en modifier l'aspect ; elle était écœurée des antiques fauteuils, des armoires normandes, des commodes en marqueterie, des tapis d'Aubusson, des boiseries noircies par la crasse. Trop de gens de sa race avaient vécu dans ces vieilleries et les avaient aimées ; elle voulait à tout prix autre chose, et qui fût, de préférence,

exotique ; aussi accueillait-elle avec enthousiasme les moindres trouvailles. Dès qu'apparaissait dans les réclames des parfumeurs la « ligne » de crèmes ou de pommades, pour dire la « gamme », elle s'emparait du mot, comme une kleptomane dans un Prisunic. *Cool*, remplaçant « tranquille » ou « placide », l'enchantait. Elle allait chiner des clichés dans les poubelles journalistiques. Les parties de « bras de fer », la balle qui était désormais « dans un camp », l'entêté qui « persiste et signe », les « parcours initiatiques », les « hypothèses d'école », les « cas de figure », les « retours à la case départ » lui semblaient de ravissantes productions du génie humain, dont elle parsemait judicieusement ses propos. Même les fautes de français (qu'elle ne prenait pas toujours comme telles) lui plaisaient, parce qu'elles faisaient dire aux mots autre chose que ce qu'ils avaient dit précédemment. « Rabattre les oreilles » n'était-il pas plus frappant, plus imagé que « rebattre » ? Elle préférait entendre par « avaler une couleuvre » : gober une bourde plutôt que digérer un affront. Ignorant que les batteurs d'estrade étaient des soldats qu'on expédiait en éclaireurs, elle voyait en eux des saltimbanques bonimentant dans les foires et leur donnait le nom de « bateleurs », plus adéquat. Il lui paraissait évident, en revanche, qu'une personne qui battait la campagne parcourait les bois et les champs. Tout cela débité à la façon rapide, parodique, allusive, qu'adoptent volontiers les universitaires dégourdis, argot et pédantisme mêlés pour montrer qu'on n'est dupe ni de l'un ni de l'autre, et donnant, par le ton, l'impression de mettre des guillemets partout. Ces

maniérismes se retrouvaient dans ses écrits ; le grand ouvrage sur la déchristianisation de la région Poitou-Charentes contenait une quantité de balles qui allaient et venaient du camp des cléricaux à celui des athées militants, de couleuvres avalées par l'opinion publique, de « bras de fer » entre la superstition et le progressisme. Elle n'était pas mécontente non plus de sa syntaxe, qui tendait à faire du français une langue agglutinante, sur le modèle « valise-pur-porc-cousu-main » ou « pâté-canard-fait-maison ». Cela donnait au style quelque chose de vif (en même temps que de *cool* et de *relax*) qui contrastait heureusement avec les fioritures et la prolixité des profs d'avant-guerre. Cette vivacité toutefois était alourdie par l'article « un » qu'elle plaçait ponctuellement à la place des appositions, comme s'il y avait eu là un vide à combler dont eût souffert la littérature française depuis Montaigne. Ainsi écrivait-elle « le christianisme, *une* religion faite pour les nantis » ou « la réussite matérielle, *un* culte des bourgeois », etc. Elle ne dédaignait pas, dans la chaleur de l'inspiration, d'inventer des mots tels que « contagiosité », « infectivité », plus précis pour désigner un état, une situation générale que la contagion ou l'infection, car le français — cela ne se sait pas assez — est une langue pauvre. Nonobstant, dans ses écrits, elle n'allait pas jusqu'à supprimer systématiquement les négations, comme elle le faisait dans la conversation, disant, à la manière enfantine : je veux pas, je sais pas, j'irai pas, je suis pas (qu'elle prononçait : « chuis pas »).

Une des idées les plus ancrées d'Adeline était que nous vivions « une époque de transition

fondamentale » et que l'être humain était sur le point de se métamorphoser. Une catégorie supérieure de créatures allait apparaître, qu'elle appelait les « mutants », très beau mot qu'elle prononçait avec révérence ; sans savoir au juste ce que seraient ces mutants, elle était convaincue qu'ils posséderaient de formidables « catégories mentales », qu'à trois ans et demi ils auraient le cerveau d'Einstein, qu'ils seraient bouclés comme des dieux grecs, qu'ils feraient très bien l'amour (tout en étant libérés des « problèmes du sexe ») et que leur costume consisterait en une combinaison vert clair (ou peut-être jaune à liséré noir) d'une seule pièce, munie d'une fermeture Éclair. Y avait-il déjà des mutants sur terre ? Les jeunes prodiges qui apparaissaient ici et là dans les écoles, résolvant des racines cubiques en un clin d'œil, n'ignorant rien à onze ans et demi du calcul différentiel ou de la mécanique ondulatoire et exhibant des « quotients intellectuels » (ou QI) vertigineux, en étaient peut-être. Ne les appelait-on pas des « surdoués », comme si « doué » ne suffisait pas, comme si l'on se trouvait devant des êtres inédits qu'on ne pouvait désigner que par une hyperbole ? Cependant, à en juger par leur photo qui paraissait de temps à autre dans les journaux après un exploit particulièrement remarquable, ils ressemblaient peu aux dieux grecs tels que la sculpture antique les représente ; ils avaient de gros fronts, des lunettes, des cheveux raides, des appareils à redresser les dents, des corps chétifs : bref l'allure traditionnelle des forts en thème. Les photos les montraient au sein de leur famille, encadrés de leurs père et mère arborant l'air de satisfaction

stupide des gens dont le rejeton vient de décrocher un petit rôle dans un film. Adeline, quoiqu'elle n'eût guère lu les auteurs classiques, et pour qui la littérature française commençait à Félix Faure, se considérait comme une « littéraire » ; le fait que les surdoués fussent toujours, comme elle disait, des « scientifiques », l'ennuyait. Les mutants seraient-ils obligatoirement des matheux binoclards ? Bah ! les évolutions (ou mutations) ne s'opèrent pas d'une minute à l'autre ; il faut de la patience. Un jour, qui sait ? on verrait des mutants littéraires. L'informatique et les « traitements de texte » faisaient espérer, dans un avenir point trop éloigné, une « autre dimension » pour les lettres.

Vu la façon dont travaillait Adeline, on constatait qu'elle n'était pas une mutante, ni même une surdouée. Ce qui la désolait le plus est qu'elle n'avait jamais été capable d'utiliser un ordinateur. C'était très gênant car cette mécanique lui aurait fait gagner beaucoup de temps dans ses recherches. Quelques bonne volonté et acharnement qu'elle y mît, elle ne parvenait pas à en pénétrer les secrets, comme un enfant réfractaire au piano qui, malgré ses efforts, ne peut jouer autre chose que *Au clair de la lune* avec un doigt. Elle n'osait pas demander à ses collègues du CNRS d'actionner l'instrument à sa place, autant par prudence afin que nul ne pût voler son sujet (encore qu'il y eût peu d'apparence que quelqu'un, à part elle, s'intéressât à la déchristianisation des Poitevins) que par crainte du ridicule. Elle qui se targuait si fort de modernisme, qui évoquait avec ferveur les « techniques de pointe », rester impuissante devant la sainte informatique,

quelle honte ! Aussi travaillait-elle beaucoup chez elle, entourée de bouquins et de fiches, à la façon des érudits d'autrefois. Ayant rédigé environ cent pages de son étude, qui devait en compter le double au moins, elle éprouvait encore plus d'orgueil des notes et appendices que de son texte proprement dit ; elle voyait avec bonheur proliférer cette partie de son ouvrage. La besogne n'allait pas vite, car elle relisait chaque jour de longs morceaux du livre afin d'ajouter des encarts, des notes en bas de page, des précisions, des citations, des références ; chaque feuillet comprenait entre dix et quinze appels de notes et faisait songer, truffé qu'il était de ces petits numéros, à un chien couvert de puces. Il n'y en avait jamais assez au goût d'Adeline. L'enchantement des éditions savantes comportant un « appareil critique » tentaculaire lui avait été révélé quelques années plus tôt à l'occasion du *Projet de constitution pour la Corse*, opuscule peu connu de Rousseau qu'un éditeur avait eu la lubie d'exhumer et qu'on l'avait chargée de présenter. Avec un texte de soixante pages, elle était parvenue, par ses annotations, ses dissertations, ses comparaisons, à produire un volume de trois cents pages dont le moins qu'on pût dire est que la lecture en était difficile. Cette difficulté n'avait pas rebuté ses collègues qui jugèrent, non sans dépit, que Mlle Jolivet, pour son coup d'essai, avait réussi un coup de maître. Quant à elle, sa prouesse lui insuffla la vanité des universitaires d'aujourd'hui qui ont une illusion semblable à celle des metteurs en scène de théâtre et des chefs d'orchestre, à savoir que leur interprétation d'une œuvre est plus intéressante que

l'œuvre elle-même et qu'il y a autant de « créativité » (c'est leur mot) à expliquer qu'à inventer, surtout si, à force de sollicitations et de gloses, on démontre que l'auteur a dit autre chose que ce qu'il croyait avoir dit. Annoter son propre ouvrage fournissait à Adeline un plaisir supplémentaire, qui était de traiter sa prose comme celle d'un écrivain célèbre, au point que, parfois, il fallait qu'elle se retînt pour ne pas critiquer ou contredire en note ce qu'elle avait affirmé dans le texte.

On a dit plus haut qu'Adeline ne savait pas se servir des ordinateurs, et qu'elle en était chagrinée. En fait elle ne savait se servir de rien, sauf de sa tête. Elle était impuissante et perdue devant les détails de la vie matérielle. La cuisine, le ménage, la tenue d'une maison, jusqu'à la coquetterie étaient pour elle des domaines aussi fermés et hostiles que l'informatique. Elle avait souvent le sentiment que le monde ne cessait de lui faire de mauvaises plaisanteries. Il suffisait qu'une tasse de porcelaine lui plût, lui parût jolie, pour qu'elle la laissât tomber par maladresse sur le carrelage de la cuisine où elle se brisait en mille miettes. Ses belles petites mains, dont elle était fière à juste titre, ne retenaient aucun objet. Elle perdait son trousseau de clefs une fois par semaine et ne le retrouvait pas toujours, d'où l'obligation de remplacer la serrure. Si elle se mêlait de faire cuire un bifteck, elle l'oubliait dans la poêle et son logis puait la chair brûlée comme un bourg du Moyen Âge après le supplice d'une sorcière. Le beurre rancissait à toute vitesse sur le poste de radio ou sur une étagère à livres. Du reste rien n'était à sa place chez Adeline, en sorte

que sa vie était une perpétuelle partie de cache-tampon. Perpétuelle et décevante, car personne n'était là pour lui dire : « Tu brûles » et la guider dans ses recherches. En moyenne, elle rachetait chaque objet trois fois. Elle était à la fois désolée et flattée d'être ainsi. Elle voyait dans son inaptitude à tout ce qui n'était pas pur exercice de l'esprit, et dans l'inconfort générale qui en résultait, un trait de caractère masculin duquel, quoique féministe déclarée, elle tirait un certain orgueil. « Je suis un garçon manqué », se disait-elle, non sans complaisance, dans le vieux français qui lui revenait involontairement lorsque sa vie, par mégarde, traversait la réalité. Au demeurant, on ne voit guère à quelle sorte de garçon elle se comparait, ayant aussi peu de dispositions pour les travaux virils (ou prétendus tels) que pour ceux des femmes. Par exemple, en trois ans, et malgré une infinité de leçons, elle n'était pas arrivée à obtenir son permis de conduire les automobiles, et il y avait peu d'apparence qu'elle y parvînt jamais. Tantôt c'était le code de la route que son esprit rejetait, ne trouvant pas d'aliment spéculatif dans ces énumérations de choses pratiques, tantôt telle précaution qu'elle oubliait, comme d'actionner le clignotant pour indiquer qu'on tournait à droite ou à gauche. Un tremblement nerveux s'emparait d'elle lorsqu'elle s'installait dans la voiture-école, que la tête résignée ou apeurée du moniteur n'était point faite pour calmer. Elle se cramponnait au volant comme un naufragé à une planche, faisait grincer horriblement les vitesses, confondait la pédale de l'accélérateur avec celle du frein, ce qui pouvait parfois être ennuyeux,



mais ne l'était pas plus en tout cas que la buée que toute cette émotion projetait sur ses lunettes, ce qui avait pour effet qu'Adeline les enlevait afin de les nettoyer, lâchant le volant, et, de myope, devenait pendant quelques secondes presque aveugle. Au début, les moniteurs se seraient battus pour enseigner à cette jolie fille les arcanes de l'embrayage et la symbolique des panneaux routiers ; mais l'embarquement pour Cythère tournait si vite à la descente dans le maelström que bientôt Mlle Jolivet devint un sujet de plaisanteries entre eux et qu'ils rivalisèrent d'ingéniosité pour échapper aux soixante minutes d'épouvante que représentait chaque leçon avec elle.

Pendant quelques semaines, Adeline tâcha de croire que Jean-Claude allait se manifester de manière ou d'autre, par téléphone, par lettre ou en venant chez elle à l'improviste. Elle allait acheter ses cigarettes à l'Idéal Good Snack Fast, avec le mince espoir de le rencontrer ; elle ne voyait que Marcel, qui avait tout deviné, et se faisait un plaisir de la torturer, lui demandant assidûment des nouvelles de son « amoureux », chantant les louanges de cet homme supérieur, s'étonnant avec une naïveté diabolique qu'il ne se soit plus « repointé au snaque depuis l'aut'jour », la chargeant de lui dire « bien le bonjour » de sa part, proclamant qu'il était rare de trouver deux personnes allant aussi bien ensemble qu'elle et lui, etc. Adeline, transpercée par ces coups de poignard, se forçait à rire, à répondre jovialement, à blaguer, plutôt par habitude, parce que c'était le ton qu'elle avait adopté pour communiquer avec Marcel depuis qu'elle le

connaissait, que pour donner le change, et parce qu'elle voulait qu'il gardât d'elle une image simple. En rentrant de ces expéditions désastreuses, elle faisait des réflexions tristes : qu'elle n'avait pas plus de chance avec les êtres humains qu'avec les tasses en porcelaine et les trousseaux de clefs ; elle les laissait échapper de ses mains, ou elle les égarait. À quoi lui servait d'être jolie, d'être intelligente, d'être sociologue, d'avoir lu tant de livres ennuyeux, pour gâcher sa vie comme elle le faisait ? Heureusement qu'elle avait la ressource du travail. Après ses brèves retrouvailles avec Jean-Claude, une vague de notes et de béquets déferla sur la région Poitou-Charentes, qui connut alors une période de déchristianisation aiguë. Néanmoins une jeune et charmante créature ne peut s'ensevelir indéfiniment dans la sociologie ; il faut un peu vivre aussi, non que les sens tourmentassent Adeline : elle était tout à fait capable, comme la plupart des femmes, de demeurer chaste pendant plusieurs mois sans en être incommodée, sans même y penser, mais un moment vint où elle eut envie de se rehausser à ses propres yeux, où elle se dit qu'il était injuste, après tout, que son dernier souvenir amoureux fût celui d'un échec, ce qui montre qu'au fond elle était plus déçue ou dépitée que malheureuse. Un authentique chagrin d'amour enferme en lui-même celui qui l'éprouve ; c'est comme une seconde cristallisation, plus solide que la première, et plus durable car, dans ce domaine, contrairement au proverbe, les absents ont toujours raison. L'être aimé vous eût-il dit adieu à jamais, vous eût-il accablé des plus grandes cruautés, on ne

parvient pas à lui être infidèle, on est d'autant plus enchaîné charnellement à lui qu'il est invisible. Les femmes ressentent cela avec plus de force que les hommes, peut-être parce qu'elles supportent moins bien qu'eux la solitude. Une femme abandonnée souffre comme une veuve ; à sa douleur s'ajoute l'idée désespérante que tout est fini pour elle, qu'elle ne « refera pas sa vie », non tant parce qu'il est trop tard que parce qu'elle ne le veut pas. Quoiqu'elle se jugeât la plus meurtrie des amoureuses, Adeline était loin de ces dévastations intérieures. Si elle s'était un peu élevée au-dessus d'elle-même, si elle avait observé avec impartialité le cours de ses ruminations, elle se serait assurément aperçue qu'il n'y avait rien de tragique dans celles-ci ; du reste, elles étaient « à côté » : elle s'appliquait à égarer son esprit dans des détails pour ne pas rencontrer la vérité, craignant que celle-ci ne la déçût, c'est-à-dire ne lui fît pas assez mal. Elle feignait de se demander pourquoi Jean-Claude « faisait le mort », comme si elle ne connaissait rien des hommes. Elle en appelait à la raison : qu'est-ce qui empêchait ledit Jean-Claude d'avoir deux femmes, elle et Brigitte ? On n'allait quand même pas lui raconter qu'un arrangement si commode, si naturel ne ferait pas l'affaire de tout le monde. Le plus vexant était que Jean-Claude lui eût préféré Brigitte au point de se conduire comme un mufle. Il aurait pu se fendre d'un mot, d'un pot de cyclamens.

Après deux semaines — ou trois — de mélancolie et d'annotations frénétiques, elle eut une idée cynique, qui la reconforta et qu'elle aurait pu avoir

plus tôt si, toute féministe et affranchie des préjugés du « sexisme » qu'elle était, elle n'avait pas conservé au fond du cœur la vieille bourde selon laquelle, en amour, l'homme est un chasseur et la femme une proie. En l'occurrence, c'est elle qui avait été la chasseresse, qui avait séduit, ensorcelé, suborné, entraîné dans sa couche un garçon qui ne songeait à rien moins qu'à cela. « Pauvre chou ! » murmura-t-elle au-dessus des Charentais et des Poitevins, avec un sourire où il y avait moitié de l'attendrissement, moitié de la vanité. Pour fêter cette découverte, elle appela au téléphone un collègue du CNRS nommé Laurent Schwob, avec qui elle avait des relations épisodiques. L'anorexie amoureuse dans laquelle elle avait été plongée lui parut soudain sans mesure avec ce qui l'avait causée. Dieu merci, voici qu'elle redevenait objective ! En effet, si l'on mettait froidement « les choses à plat », que trouvait-on ? Un bref revenez-y avec un « ex » (un ancien amant). Pas de quoi en faire une pendule (un drame). « La grande ambition des femmes est d'inspirer l'amour », est-il dit dans *La Princesse d'Élide*. Adeline ne connaissait pas plus cette pensée qu'elle n'avait lu ou vu les œuvres de Molière, que d'ailleurs elle méprisait, à cause de l'amitié que lui portait Louis XIV. Toutefois c'est une idée de ce genre qui lui passa par la tête en causant avec le petit Schwob. Elle avait de nouveau l'ambition d'inspirer l'amour, ou tout au moins le désir ; le petit Schwob était exactement l'homme de la situation. « Est-ce que tu peux me sortir ce soir ? » lui dit-elle de sa voix la plus veloutée. Pas de chance : le petit Schwob était pris. Il allait à un

meeting où l'on devait critiquer âprement la position que de Gaulle avait prise dans ce que l'on appelait « la guerre des Six Jours », blâmant Israël d'avoir attaqué l'Égypte, décrétant l'embargo sur le matériel militaire que la France fournissait à cette nation et déclarant publiquement que le peuple juif était « sûr de soi et dominateur ». Cette appréciation, plutôt flatteuse en somme, avait soulevé l'indignation. À cette époque, était considéré comme injurieux tout ce qui pouvait suggérer de quelqu'un qu'il avait du courage, de la vertu, de la hauteur ; la louange suprême était de dire qu'il était malheureux, pitoyable, apeuré, impuissant. Le Général n'avait pas fini d'en entendre, avec son « sûr de soi » et son « dominateur » ! « Ben, emmène-moi, dit Adeline, chuis vachement sympathisante. J'adhère. Tu vois, ajouta-t-elle sous le coup d'une inspiration heureuse, y a un truc que je regrette, c'est de pas être juive. Ça, pour moi, ça serait le pied (ce serait une joie). » Rien ne pouvait plaire davantage au petit Schwob qui avait récemment découvert sa « judaïté » et montrait le zèle des convertis. Autant il était, naguère, matérialiste et athée, autant il se piquait à présent d'être exact dans la pratique de sa religion, observant les prescriptions alimentaires, apprenant l'hébreu, allant à la synagogue, mettant une calotte sur la tête, jeûnant et chômant le jour du Sabbat. Ses parents, qui l'avaient élevé dans l'agnosticisme, étaient abasourdis par cette métamorphose, la trouvaient ridicule et la blâmaient, surtout son père, ancien aviateur de la France libre et gaulliste à tous crins ; pour ce qui est de Mme Schwob mère, elle était

affolée à l'idée que son fils pourrait mettre à exécution les projets qu'il claironnait, à savoir se faire naturaliser israélien, et s'engager dans l'armée israélienne, ou tout au moins aller cultiver des pamplemousses dans un kibboutz à la frontière du Golan, sous les obus syriens. La famille Schwob, d'origine alsacienne, avait opté pour la France en 1870 et avait gardé de ce déracinement barrésien un patriotisme fervent. M. Schwob, qui était affilié à plusieurs amicales de la France libre, qui se serait jeté au feu pour son vieux suzerain de Londres, qui avait milité au RPF et qui, s'il s'était interrogé là-dessus, se fût trouvé plus proche du catholicisme, religion de nos rois, que du judaïsme, voyait dans l'attitude de Laurent une triple trahison : à l'égard de la France, à l'égard du Général, et à l'égard de la raison. « D'accord, dit Laurent. Rendez-vous à la Mutualité à dix-neuf heures quarante-cinq. » Ainsi s'exprimait-il pour dire huit heures moins le quart. En 1967, ce genre SNCF commençait à se répandre dans toutes les classes de la société.

Le meeting avait tout pour transporter Adeline. On y cloua de Gaulle au pilori. Quelqu'un prononça un discours dont la péroraison était : « Nous sommes tous des Israéliens », ce qui déclencha des ovations. Un autre orateur s'inquiéta du sort des infortunés Palestiniens chassés de leurs terres et dont il fallait comprendre le désespoir. L'assistance comprenait. On vota une motion comme quoi il était urgent de leur donner un territoire pour « s'implanter », en Amérique du Sud, ce qui arrangerait tout. Il y avait quelques penseurs qui n'appartenaient pas à la foi juive. L'un d'eux, nommé Tony

Glavard, monta à la tribune et s'écria : « Nous sommes tous des Juifs ! » Cela causa une forte sensation. L'illustre Jean-Paul Sartre s'était déplacé pour la circonstance. On l'avait installé au bureau et l'on espérait qu'il ferait une harangue sur le thème de l'antisémitisme, à propos duquel il avait tant à dire. Il se borna à quelques paroles modestes, expliquant qu'il n'était venu que pour manifester sa solidarité et précisant toutefois qu'il n'était pas moins solidaire des Arabes. Quelques hou-hou réprobateurs accueillirent cette profession de foi. La réunion se termina par un exposé sur l'affaire Dreyfus. En sortant de la Mutualité, Adeline exhala l'onomatopée « Ouaouh ! » dont elle se servait pour exprimer divers sentiments : surprise, soulagement, admiration, joie, enthousiasme. En l'occurrence, c'est d'enthousiasme qu'il s'agissait. Laurent ne s'y trompa pas. « Qu'est-ce que c'était chouette ! lui dit-elle. Y a longtemps qu'j'avais pas passé une soirée motivante comme ça. Dis donc, Glavard, il est drôlement charismatique, ce mec. Moi je trouve qu'au niveau de l'approche des problèmes, il est absolument champion. Mais Sartre, alors, si tu veux mon avis, alors là, il est complètement taré (idiot). Il est gaga ou bien il a les jetons, de deux choses l'une. Si on allait prendre un drink ? »

L'objet de cet ouvrage n'est pas de rapporter les expériences et fantaisies de Mlle Jolivet ; cependant il convient de noter que la grande communion à laquelle Laurent Schwob et elle avaient participé côte à côte les avait inclinés à une certaine tendresse. L'amitié politique est ce qui ressemble le

plus à l'amour, n'étant fondée ni sur la sympathie, ni l'estime, ni les affinités, ni les habitudes ; on ne demande pas plus de qualités ou de vertus à un ami politique qu'on n'en demande à une maîtresse ; tant que l'un ne varie pas dans son opinion et que l'autre inspire le désir, on passe sur le reste. On a pour l'ami politique des indulgences qu'on n'aurait pas pour un ami ordinaire, on ferme les yeux sur ses pires coquineries, on se compromet pour le tirer de situations embarrassantes, on l'absout de ses défauts de caractère, voire de ses vices et de ses lâchetés ; on partage avec lui ce trésor inestimable qu'est une conformité d'idées et de buts grâce à quoi il n'y a jamais de temps mort dans la conversation, jamais d'ennui dans une liaison. Adeline n'apercevait rien de cela, mais songeait qu'un jeune homme tel que Laurent Schwob lui irait comme un gant. Par vanité, pour montrer qu'elle n'était pas en peine d'amoureux, elle entraîna son camarade à l'Idéal ; mais il en fallait davantage pour impressionner Marcel qui, ayant l'instinct du sauvage, flairait infailliblement la vérité sous les apparences et voyait au premier coup d'œil ce qu'on voulait lui cacher. Il avait dégusté avec trop de plaisir la déconvenue amoureuse d'Adeline pour ne pas deviner que celle-ci venait lui signifier qu'« une page était tournée », comme on disait dans *L'Équipe* (son journal favori) à propos d'un changement d'entraîneur au Paris-Saint-Germain. Il regarda le jeune couple avec un œil si goguenard qu'Adeline le capta derrière ses lunettes et qu'elle eut la réaction que l'on a lorsqu'une petite ruse est éventée, c'est-à-dire qu'elle rougit. « Allez, bonne soirée, m'sieu-



dames, au plaisir », dit-il quand ils se levèrent pour partir, mettant par le ton, dans cette phrase anodine que les commerçants énoncent machinalement, un sous-entendu si intelligible qu'Adeline éprouva la même gêne que si elle eût reçu une lettre anonyme. Elle eut la vague intuition qu'un individu aussi perspicace, et qui se faisait si perfidement comprendre à mots couverts, pouvait, à l'occasion, être dangereux. « Qu'est-ce que tu dis de ça, Patte ? dit, en ricanant, Marcel à sa femme. Voilà que la même Jolivet donne dans la race élue, maintenant ! — Et alors ? répliqua la marchande de cigarettes. On n'en a rien à faire. — J'aime pas les youpins, déclara Marcel. Ces gens-là, ils sont pas comme nous. Et puis ils se tiennent tous entre eux. C'est une mafia, on les voit partout. — Du moment qu'ils consomment..., dit Patricia avec bon sens. C'est des humains comme les autres. T'es trop délicat, Marcel. » Celui-ci, en fait, n'aimait pas grand monde et ses aversions étaient étayées de raisons péremptoires : les barbus et les chevelus cachaient des idées funestes sous leur abondance de poils ; les étudiants étaient des feignants et les étudiantes des putes ; le populo ne pensait qu'aux vacances ; les médecins passaient leur vie à délivrer des arrêts de travail de complaisance ; la police ne savait que jouer à la belote dans les commissariats ; les magistrats avaient partie liée avec les bandits ; les commerçants étaient tous des voleurs ; le gouvernement était composé d'incapables, etc. Cette vision pessimiste ne se limitait pas à la société ; elle englobait l'humanité sous ses diverses formes ; Marcel ne se contentait pas de détester les Juifs ; il haïssait

de même les Noirs, les Jaunes, et généralement tous les étrangers, ce qui n'impliquait pas qu'il tînt les Français en haute estime. Tout au plus pouvait-on dire qu'il les préférait aux Arabes, ce qui n'allait pas loin. Pour bien montrer le mépris qu'il nourrissait à l'égard de ses compatriotes, il ne les désignait que sous le terme générique « le Français », comme s'ils eussent été une espèce animale, à la façon dont on dit « le chien », « le crabe », « le hanneton », « la chèvre » : « Le Français est égoïste, le Français est vachard, le Français n'est plus ce qu'il était, le Français ne vaut pas la corde pour le pendre », et ainsi de suite. Le Français, dans la bouche de Marcel, n'avait à peu près que des défauts ou des vices, ce qui n'empêchait pas qu'il le préférât « encore » aux Amerloques, aux Chinetoques, aux Polaques, aux Rosbifs, aux Macaronis, aux Rouskis, aux Espinglots. Il ne faisait d'exception que pour les Fritz (ou Frisés) dont il admirait l'esprit d'organisation et le sérieux.

Laurent Schwob avait un type sémite trop marqué pour être vraiment joli garçon, de la même façon qu'un accent provincial empêche de paraître tout à fait de bon ton. Depuis qu'il avait découvert le sionisme, sa physionomie avait subi une secrète transformation. On n'aurait pu dire à quoi cela tenait. Ses beaux yeux marron ne s'étaient pas agrandis, ni son nez ne s'était busqué ; cependant quelque chose avait changé dans son visage, et aussi dans sa démarche, et cela tendait à lui donner une curieuse allure rabbinique. Ses cheveux semblaient plus noirs et s'étaient mis à frissonner aux tempes, ses sourcils étaient plus fournis, jusqu'à

son pas qui avait acquis une légèreté, une prestesse orientales. On observe souvent de telles modifications chez les êtres, qui montrent la puissance de l'âme sur le corps. On les observe en particulier chez les soldats de l'armée israélienne, sur le visage et la morphologie desquels, au contraire de Laurent Schwob, les dangers de la guerre, la rudesse de la vie militaire, la bravoure, l'énergie, la fraternité d'armes ont effacé les caractères juifs spécifiques, qui se sont mis à ressembler à tous les soldats victorieux de l'histoire et qu'on imagine sans peine en uniformes du premier Empire, par exemple, dans une peinture de Gros ou de Detaille. Du reste les grenadiers, les voltigeurs, les artilleurs de Napoléon ont l'air de provenir d'une autre race que la nôtre ; ils ne ressemblent pas aux Français des temps de paix ; ils appartiennent à la famille internationale des guerriers, qui façonne les mêmes hommes de siècle en siècle, qu'il s'agisse des hoplites spartiates, des légionnaires de Rome, des lansquenets, des Poilus de 14, des Marines américains. Avant sa conversion, Laurent Schwob ne se souciait guère de la religion de ses maîtresses, en revanche, à présent, il était très sourcilleux sur ce chapitre et s'arrangeait pour n'avoir de liaisons qu'avec des demoiselles Blumenfeld, Milhaud, Guastalla, Bloch, Eisenchitz, Bernard. En quoi il fignolait, car rien n'interdit à un croyant de prendre pour concubine une fille des Gentils ; mais il pensait toujours, avant de se lancer dans une aventure, que son cœur pouvait y être pris et qu'il désirerait peut-être aller jusqu'au mariage. Quel désastre, quel déchirement si la personne n'était pas israélite et se mettait en

tête, en cessant sournoisement de prendre la pilule, de lui coller sur les bras un petit chrétien ! Il avait eu, à ce propos, une scène assez comique avec ses parents six mois plus tôt. Mme Schwob mère aurait beaucoup aimé avoir pour bru une jeune fille appelée Lorraine Amourdedieu, fille d'un compagnon de M. Schwob père dans la France libre, auquel l'unissaient trente missions de chasses accomplies ensemble pendant la guerre et d'innombrables parties de bridge par la suite. Lorraine et Laurent étaient amis d'enfance ; ils avaient du goût (et peut-être un peu plus que du goût) l'un pour l'autre. Il avait toujours été tacitement convenu que, le jour venu, on marierait ces enfants, dont les prénoms avaient une assonance quasi prémonitoire, et que, grâce à eux, les deux familles amies n'en feraient plus qu'une. M. et Mme Schwob restèrent béants lorsque leur fils leur déclara qu'il n'épouserait pas une *goye*, fût-elle l'héritière du trône d'Angleterre ou de la fortune de M. Getty. « Une goye ! s'écria Mme Schwob, en voilà un langage ! Lorraine est un être adorable. D'ailleurs je la considère comme ma propre fille. » M. Schwob parla avec mépris de momeries moyenâgeuses ; ce qui l'ulcérait dans l'attitude de Laurent n'était pas tant son retour aux croyances de ses ancêtres que l'ostentation qu'il y mettait et dans laquelle il voyait (non sans justesse) un rejet de la patrie, de la France, du plus beau passé historique dont pût se prévaloir une nation, sans parler de l'antigaullisme que cela supposait, et qui lui causait une horreur profonde. Il ne se sentait, lui, aucune solidarité avec Israël ; c'était un pays comme un autre, à ranger dans la catégorie des

patelins hostiles, puisqu'il injurait son cher Général. Si celui-ci, qui ne se trompait jamais, avait désapprouvé la guerre éclair qui avait mis Nasser à genoux, c'est qu'il avait de bonnes raisons, et l'on devait, comme d'habitude, le suivre les yeux fermés, avec la confiance des inconditionnels. Peu s'en fallait que M. Schwob, au rebours de son fils, ne tournât à l'antisémite. Le nom qu'il portait l'en retenait. Du moins professait-il un antisionisme furieux, prédisant à ses amis et connaissances que les Israéliens, par leur turbulence et leur bellicisme, finiraient par faire exécrer les Juifs partout dans le monde. Il était choqué par l'expression « les Juifs de France », très en vogue en 1967. « Qu'est-ce que c'est que ça, les Juifs de France ? disait-il avec dégoût. Est-ce qu'on parle des Auvergnats de France ? Je suis un Français juif, comme il y a des Français protestants, point final. » Il n'ajoutait pas qu'il était plus français que bien d'autres, mais sa Légion d'honneur et sa croix de guerre le disaient pour lui, et surtout son ruban de Compagnon de la Libération, qui lui valait une place de choix le 18 juin, au Mont-Valérien. Mme Schwob, qui le rejoignit à Londres en 1941, ce qui était une prouesse dans son genre, étant donné qu'elle était enceinte de huit mois et qu'elle franchit les Pyrénées à pied par des chemins de contrebandiers, partageait ses convictions ; elle avait gardé de l'épopée de la France libre des souvenirs enivrés, quoiqu'elle eût bien tremblé chaque fois que son mari montait dans son zinc et se lançait dans des cieux nocturnes dont il risquait de ne jamais redescendre, ainsi qu'il arriva au pauvre Saint-Ex qui

avait été leur ami et dont ils chérissaient la mémoire.

Laurent avait deux sœurs plus jeunes que lui : Charlotte, ainsi nommée en l'honneur de qui nous savons, née à Alger en 1944, et Marie-France, née à Neuilly trois ans plus tard. L'une était mariée à un certain Gérard de Longpont, agent de change ; l'autre à un industriel, Pascal Blériot-Montchanin, qui avait profité de l'essor économique des années 60 pour devenir un homme riche. Ces unions, que les parents Schwob avaient beaucoup désirées, leur apportaient une vive satisfaction, surtout la première, à cause de la particule du gendre, non qu'ils fussent snobs et que le fait d'avoir une fille comtesse les flattât, mais le mélange de leur sang avec celui d'une vieille famille, dont l'enracinement dans le terroir français était attesté par des liasses d'archives jaunies servant de nourriture aux rats dans le grenier d'un manoir délabré quelque part en Beauvaisis, leur apparaissait comme un accomplissement sans lequel leur vie n'eût pas été entièrement réussie. Quant au second gendre, le nom de Blériot (encore qu'il n'eût aucun lien de parenté avec le célèbre aviateur) avait plus pesé dans leur choix que la prospérité de son entreprise. Néanmoins, si peu juif que se sentît M. Schwob, il ne pouvait se retenir d'avoir une prédilection pour son premier-né mâle, comme ses lointains ascendants hébreux. Le paradoxe était que Laurent le décevait et l'irritait précisément par ce qu'il appelait, mi-bouffonnant, mi-ricanant, sa « youpinerie ». Il en était affligé comme s'il avait découvert que son fils, sous l'influence pernicieuse de notre

triste époque et de mauvaises fréquentations, se droguait. Ils n'eurent qu'une seule explication à ce sujet, qui n'éclaircit rien, comme il était à prévoir, chacun campant sur ses préjugés ou ses convictions. Laurent évoqua le massacre des Juifs par les nazis ; il considérait que les Juifs avaient leur part de responsabilité, s'étant laissés conduire à l'abattoir comme des moutons ; cette résignation était incompréhensible. Il y avait là une tache à laver. Israël la lavait, Israël annulait cette abdication suicidaire, Israël affirmait que l'âme juive, le peuple juif, le Dieu des Juifs ne s'étaient pas laissés mourir. Ils ressuscitaient, ils n'avaient jamais été plus vivants puisqu'ils avaient reconquis la Terre promise et qu'ils la défendaient avec l'intrépidité de Gédéon. Les vieilles démocraties occidentales capitulaient partout misérablement ; Israël était fier, Israël était jeune, violent, intelligent, héroïque... « Sûr de soi et dominateur, peut-être ? » dit M. Schwob ironiquement, ce qui termina la controverse.

M. Schwob ne songeait guère au génocide des Juifs ; il plaignait, bien sûr, les pauvres gens envoyés aux chambres à gaz dans les camps de concentration, mais n'éprouvait point de solidarité à leur égard. Pour lui, la fierté et l'héroïsme, c'était Juin, c'était Leclerc, c'était Bir Hakeim, le débarquement en Normandie auquel il avait participé, la grande course de la 2<sup>e</sup> DB vers Paris, Rhin et Danube, la joie énorme de la victoire à laquelle la France était associée grâce à de Gaulle. Tout était simple et clair pour cet homme qui n'avait pas été forcé de ruser ni de se cacher, qui n'avait pas connu

la terreur et la sordidité de l'esclavage et qui, lorsqu'il avait risqué sa vie, l'avait fait en soldat, à visage découvert. Comment eût-il compris les motifs de son fils ? Ce sont des choses de ce genre qui font l'antagonisme des générations. Laurent voyait en son père ce qui exaspère le plus les fils : un ancien combattant, personnage doublement insupportable, qui a eu le bonheur immérité de rencontrer le danger dans sa jeunesse, et qui en garde de la bonne humeur pour toujours ; il se reconnaissait bien davantage dans les victimes de ce qu'il appelait improprement l'« holocauste » ; elles avaient l'avantage de lui désigner une mission qu'elles n'avaient pas remplie.

Les plus déconcertantes surprises de l'amour sont celles qu'il fait lorsqu'il emprunte des chemins par lesquels on était sûr qu'il ne passerait jamais. C'est le contraire du coup de foudre. D'ailleurs on met du temps à s'apercevoir qu'il s'agit réellement d'amour. On croit à un goût passager, à une heureuse rencontre, à une de ces bonnes fortunes sans lendemain qu'on n'aurait jamais prévues et qui éclairent soudain une journée. On est tout étonné de désirer revoir une personne qui vous est en somme assez indifférente ; on ne lui trouve pas à proprement parler de qualités ; plutôt des convenances de caractère, ce qui est mieux que des qualités, mais on ne le sait pas. Puis les petits cadeaux arrivent, qui font autant plaisir à celui qui les fait qu'à celui qui les reçoit, puis les liens se tissent secrètement ; enfin un jour vient où l'on constate que l'on a contracté ce qu'il y a de plus fort dans la vie : une habitude, et que ce serait un vrai déchirement d'y



renoncer. Ce qui trompe si longtemps dans cette forme d'amour, c'est qu'il n'a rien de romanesque. Il se façonne insensiblement, on ne saurait dire à quel moment il commence, ni où se trouve la jointure entre lui qui est là, énorme, incontestable, et la simple fantaisie dont il est issu. En ce qui concerne Laurent Schwob et Adeline Jolivet, cette cristallisation est d'autant plus remarquable qu'ils n'avaient rien en commun ; mais Adeline possédait au plus haut point la faculté de mimétisme, si répandue chez les femmes. Celles-ci ont moins d'instinct dans le courant de la vie que le préjugé ne leur en attribue ; toutefois, elles sentent profondément que l'homme cherche avant tout dans une maîtresse un miroir qui lui renvoie sa propre image, et qu'il est nécessaire de lui ressembler si l'on veut se l'attacher. D'où le peu de succès des péronnelles qui affichent leurs opinions, qui font étalage de leur personnalité, qui proclament qu'elles ont leur « petit caractère » et qu'il faut les prendre comme elles sont : on ne les prend pas ou, si on les prend, on les laisse bientôt, ce qui en fait des malheureuses ou, par esprit de contradiction, des originales dont on rit, à moins que leurs déconvenues ne finissent par leur donner un peu de manège. Le charme d'Adeline provenait de ce qu'elle était la première dupe de son mimétisme. Le phénomène ne se fût-il produit qu'une minute plus tôt, elle adoptait avec ferveur ses nouvelles convictions, elle y croyait si passionnément qu'on ne pouvait soupçonner qu'elle ne les avait pas eues toute sa vie. Elle-même d'ailleurs n'était pas loin de le penser ; elle était comme une lectrice de roman qui reconnaît avec

joie sous la plume de son auteur une idée ou un sentiment qui dormait en elle, qu'elle ne savait pas comment exprimer et qui, par la magie des mots, apparaît dans toute sa clarté ; d'où, de sa part, un grand mouvement spontané de gratitude à l'égard de celui qui avait écarté ainsi le voile qui la séparait de la vérité, et l'illusion exquise pour l'interlocuteur d'avoir rencontré une personne qui n'attendait que lui pour être définitivement révélée à elle-même. « On est vachement sur la même longueur d'onde », répéta Adeline une demi-douzaine de fois au moins, avec enthousiasme, au cours de la soirée et de la nuit qui suivirent le meeting de la Mutualité. C'est une réflexion qu'elle avait souvent faite par le passé, et à beaucoup de gens, mais jamais avec autant de sincérité qu'à Laurent ce soir-là. Entre ses bras, elle était comme Sara entre les bras de Tobie : il l'exorcisait de ses démons, le plus douloureux étant le souvenir de Jean-Claude Simonot, ce garçon si « moelleux », dont la pensée l'avait tant lancinée. Pouah ! comment Adeline avait-elle pu trouver là quelque séduction ! Le qualificatif de moelleux lui faisait bien de l'honneur : à la vérité il était mou. Mou dans ses idées, dans ses projets, dans ses sentiments, dans ses gestes. Laurent était en métal, au moral comme au physique ; ses muscles étaient durs comme son regard, comme sa bouche, comme sa religion. Si elle avait lu la Bible, elle aurait reconnu en lui un de ces Hébreux « à la nuque raide » que Yahvé même n'arrivait pas à faire plier. Ayant des références plus modernes, elle le comparait à un terroriste de la Haganah ou à un agent du Mossad et songeait que

c'était décidément « hyper-génial » d'être juif en 1967, que c'était même ce qu'il y avait de plus hyper-génial au monde. Comme elle avait eu raison, à huit heures du soir, de déclarer qu'elle aurait voulu être juive ! Ce qui n'était qu'un souhait formulé presque à l'aveuglette, voire une simple politesse, était devenu une vérité à trois heures du matin : elle éprouvait un regret aussi âpre de n'être pas juive qu'une bourgeoise du XVII<sup>e</sup> siècle amoureuse d'un marquis de n'être pas une demoiselle-née. Elle avait souvent de ces surprises, au point de se demander parfois si elle ne possédait pas le don de se prédire son destin à elle-même. Le caméléon veut-il être vert quand il se pose sur une feuille d'arbre, ou jaune, sur le sable d'une plage ? Qui sait s'il ne va pas là parce qu'un désir d'être vert ou jaune habite son petit cerveau de saurien, et que son instinct l'avertit que le bonheur pour lui a la couleur du vert ou du jaune, non du noir, non du violet, non du rouge, du moins dans le proche avenir ?

Les mois qui suivirent marquèrent une pause dans la déchristianisation du Poitou et des Charentes. Adeline, n'ayant pas de douleur à anesthésier par le travail, se pencha peu sur son ouvrage, qui l'intéressait beaucoup moins depuis qu'elle avait embrassé la cause du sionisme. Que lui importait, après tout, que les provinces françaises n'allassent plus à la messe ? Ces préoccupations étaient bien dépassées et elle s'émerveillait d'y avoir consacré des centaines d'heures. Non certes qu'elle eût mis son cœur dans l'affaire ; pour elle l'augmentation ou la diminution du christianisme n'était que matière à étude, comme

n'importe quel « phénomène de société ». Cela n'avait pas plus d'importance (plutôt moins) que l'introduction du travail du cuivre en Mésopotamie par les Sumériens vers le second millénaire avant J.-C. Elle avait choisi ce sujet parce que personne ne l'avait traité, parce qu'il faut bien parler de quelque chose et parce que la mission d'un chercheur est de chercher. À regarder les choses froidement, elle en avait « ras la caisse » des curés charentais et poitevins qui s'étaient voilé la face devant le Front populaire de 1936, qui avaient été pétainistes par la suite, et qui n'étaient pas parvenus à s'adapter à la révolution industrielle de l'après-guerre malgré quelques tentatives de se mêler au prolétariat urbain, désavouées d'ailleurs par la « hiérarchie ». Le seul intérêt de cette étude (loin d'être négligeable, il faut en convenir) était son insignifiance. C'est cela, justement, qui avait plu à Adeline. Par les variations religieuses d'un minuscule territoire situé au bout du cap occidental de l'Europe, on saisissait l'histoire dans ce qu'elle avait de « non signifiant », de « non événementiel », de « parcellaire », toutes merveilles inconnues aux historiens traditionnels, et grâce auxquelles on commence à contempler l'humanité dans son « devenir » authentique, qui n'a aucun rapport avec les gesticulations des individus prétendus exceptionnels, du genre de Napoléon ou de Catherine de Médicis.

Laurent Schwob, après avoir passé plusieurs nuits chez Adeline, finit par y apporter quelque linge et des effets d'habillement ; plus tard, ce furent des papiers qu'il y laissa, par commodité. Les papiers se multiplièrent assez vite et Adeline

ne fut que trop heureuse d'offrir à son amant la table sur laquelle elle ne travaillait plus, afin de les déposer ou plutôt de les entasser, promettant de n'y pas toucher, fût-ce pour enlever la poussière, serment qu'elle observa avec scrupule. Elle était perplexe quant à la conduite à tenir avec Laurent. Il y avait deux écoles : la gentille épouse israélite, connaissant les bonnes adresses des boutiques casher, préparant en virtuose la carpe farcie, cantonnant ses relations aux autres dames juives du quartier (il devait bien en exister quelques-unes, notamment dans la confection et la fourrure ; suffisait de chercher), etc., ou bien la militante sioniste mâtinée de femme-soldat. L'armée israélienne comportait de fort séduisantes adjudantes qui portaient le *battle-dress* avec une désinvolture de mannequin de haute couture. Adeline hésitait entre ces deux personnages, sentant que Laurent était homme à les goûter aussi bien l'un et l'autre ; elle tombait d'autant plus juste que rien n'était aussi opposé à Mme Schwob mère que ces figures folkloriques. En attendant de trancher, elle fit l'emplette dans une bijouterie spécialisée d'une étoile de David en or, bijou en vogue depuis quelques années et que les jeunes Juifs des deux sexes se faisaient un devoir de porter autour du cou, accroché à une chaînette, de même que les jeunes chrétiens portent une croix. La croix eût causé une grande répugnance à Adeline, et il est peu probable qu'elle eût poussé l'amour pour un homme jusqu'à se parer de cet emblème, tandis que l'étoile de David ne la gênait nullement. Elle la trouvait jolie, originale, décorative ; elle passait avec plaisir le doigt sur ses pointes. C'était très chic

d'avoir cela entre les seins, comme de se revêtir d'un *T-shirt* (blouse) où était imprimé « *Columbia University* » et de remplacer les mots français par des vocables étrangers. Semblablement, elle ne fit aucune façon lorsque Laurent l'emmena à la synagogue. Elle admira la piété qui régnait dans ce lieu, elle écouta les chants hébraïques qui lui parurent très supérieurs pour la spiritualité à toute espèce de musique (on était loin des cantiques idiots de son enfance !), enfin elle se fit là les relations dont elle rêvait. Elle attrapa quelques mots de yiddish qu'elle plaçait dans la conversation, comme un Parisien qui passe ses vacances en Bretagne et tâche de retenir des bribes de patois pour avoir l'air autochtone.

Laurent Schwob, à l'égard de ses parents, était partagé ; d'une part, il réprouvait leur indifférence en matière de religion, et surtout en matière de sionisme ; d'autre part, en tant que Juif pratiquant, il leur devait le respect et même plus que le respect : l'obéissance, du moins dans les choses ayant trait à la vie courante. M. et Mme Schwob n'en demandaient pas tant, mais il sollicitait ponctuellement leur avis sur toutes sortes de sujets qui leur étaient fort indifférents. Il leur avait évidemment parlé d'Adeline, et ils s'étaient félicités, tout en se gardant de le montrer, que leur fils eût élu pour « dame de ses pensées » (vocabulaire de Mme Schwob ; la « chère et tendre » étant réservée aux épouses légitimes) une brave petite catholique plutôt que quelque passionaria aux cheveux un peu trop frisés pour leur goût. C'était la première bonne nouvelle qu'ils enregistraient sur ce front-là depuis longtemps. Cela signifiait-il une décrue de la lubie de

Laurent ? Ils se flattèrent que cette jeune fille aurait une heureuse influence ; quoiqu'elle ne les consolât pas de la répudiation de Lorraine Amourdedieu, ils se réjouirent quand il leur confia qu'il désirait leur présenter Mlle Jolivet. Mme Schwob médita un dîner pour donner à la présentation un caractère officiel. Toute occasion de saper l'idée fixe de Laurent était bonne, y compris de festoyer une demoiselle dont ils étaient censés ne pas connaître les liens avec leur fils. Du reste ils avaient l'esprit large.

Dîner avec Laurent n'était pas une mince affaire. Il ne fallait pas servir n'importe quoi n'importe comment. Ce jeune lévite, qui avait été gavé de rôti de porc et de civet de lièvre jusqu'à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, était devenu très pointilleux sur ce qu'il y avait dans son assiette, et même sur la façon dont l'assiette avait été lavée ; toutefois la nécessité de manger souvent au restaurant avait entamé son intolérance ; la vie moderne n'est guère propice aux prescriptions mosaïques. Il était nécessaire, si l'on ne voulait pas trop se compliquer l'existence, d'alléger un tantinet la Loi. Les soldats israéliens en campagne, les travailleurs des kibboutz frontaliers n'étaient sûrement pas aussi délicats que les rabbins intégristes de Tel-Aviv. S'ils n'avaient rien eu d'autre à se mettre sous la dent que l'agneau cuit dans le lait de sa mère, il y a gros à parier qu'ils l'auraient dévoré entre deux bombardements, et bien contents de le trouver. L'Éternel, sans doute, vu les circonstances, aurait étendu sur eux sa miséricorde. Paris n'était pas le

Sinaï, bien sûr, mais là aussi il y avait des empêchements dirimants, encore que moins héroïques.

Les parents Schwob connaissaient Jean-Claude Simonot, ami de longue date de Laurent, de qui celui-ci s'était un peu éloigné, absorbé qu'il était par son militantisme, mais avec lequel il avait conservé les rapports faciles que l'on a avec un camarade de faculté, dont on a partagé autrefois les idées, les sentiments, les lectures, les ambitions. Laurent Schwob, qui ne fréquentait plus à présent que des Juifs sionistes, avait fait une exception pour Jean-Claude, au point d'accepter d'être témoin à son mariage avec Brigitte. Il ne savait rien de l'ancienne liaison de Jean-Claude avec Adeline ni de l'épisode que nous avons relaté plus haut, ce qui est singulier, car Adeline, qui avait la superstition de la franchise, qui voulait que tout fût toujours « clair et propre » et ne voyait aucune raison de faire des cachotteries sur ses « expériences », avait la manie de dénombrer à ses nouveaux amants ceux qui les avaient précédés, comme un amateur fait visiter ses collections. Les hommes, en général, détestent ce genre de confidences, qu'ils écoutent d'un air gêné, sans oser les interrompre de peur de passer pour rétrogrades. Jadis les femmes avaient la prudence de n'être cyniques qu'entre elles ; l'homme était l'ennemi que l'on ne dupait jamais trop ; la traînée la plus avérée avait des pudeurs et des exigences d'ingénue séduite ; maintenant c'est plutôt l'ingénue qui joue à l'effrontée, par provocation ou par hâblerie, pour imiter les garçons. Le féminisme a causé beaucoup de dommage à ses adeptes, en leur faisant croire que, puisque les deux sexes étaient



égaux, la guerre entre eux était finie, et qu'on pouvait sans danger livrer tous ses secrets à l'adversaire, que l'on devait même le faire, par principe, pour bien lui enfoncer dans la tête qu'il n'avait à se targuer d'aucune supériorité. Or les guerres ne se terminent pas si aisément. Les chats, quoi qu'ils décrètent, ne seront jamais les égaux des chiens, parce qu'ils sont d'une autre nature. Pareillement les femmes et les hommes, du moins dans le domaine de l'amour. Dans le cœur de tout mâle humain, y compris les plus civilisés, un sultan jaloux sommeille. Jaloux et vaniteux. Il lui faut des conquêtes que ses congénères lui envient et qui le confirment dans l'idée qu'il a de son pouvoir de séduction. Où est le mérite d'obtenir les faveurs d'une femme qui les a déjà prodiguées à n'importe qui ?

Adeline avait été, pour une fois dans sa vie, discrète sur son passé. Cela lui avait coûté, car elle aimait Laurent et elle désirait qu'il connût tout d'elle, par une espèce de probité commerciale, parce qu'il était le premier homme à l'avoir remuée dans des régions profondes de son être physique et moral, qu'elle espérait faire un long « parcours » avec lui et qu'elle lui devait, pour cela, d'être sans mystère. Ce n'est pas l'instinct féminin qui l'avait retenue, mais un autre motif, à savoir que jusqu'à lui elle n'avait pas eu un seul amant juif (cela ne s'était pas trouvé, hélas !) et qu'elle craignait, en fournissant une liste où ne figuraient que des... que des quoi ? Comment appelle-t-on les gens qui ne sont pas juifs ? Des Aryens ? Non, pas des Aryens, cela fait nazi. Des catholiques ? des protestants ? La

plupart de ses « ex » étaient athées ; en tout cas elle ne leur avait pas demandé à quelle confession ils appartenaient... bref elle craignait que Laurent ne se sentît dépaysé, à venir après tant de Gentils, et surtout ne la soupçonnât de racisme, idée qui la faisait frémir. Il y avait bien eu dans le lot un étudiant marocain qui rehaussait, par son appartenance à la grande famille sémite, ces regrettables aventures, mais le Maroc ne pouvait guère être compté au nombre des amis d'Israël, encore qu'il en fût, géographiquement, assez éloigné ; du reste, l'étudiant en question était aussi antisémite qu'on peut l'être, souvenir d'autant moins agréable à Adeline qu'elle était devenue, à son contact, pendant cinq semaines, antisémite elle aussi. Il suit de cela que lorsque Mme Schwob proposa d'inviter au « dîner Adeline » ses amis Simonot, Laurent n'y vit pas d'objection. Au contraire, cela lui sembla une excellente idée. Les Simonot formeraient un trait d'union entre ses parents et lui et, par leur présence, ôteraient toute timidité à Adeline, à supposer qu'elle en eût.

### III

Certaines réunions organisées avec soin, voire avec amour, dans le but d'être agréables ou utiles à quelqu'un, semblent exciter la malice d'on ne sait quels démons domestiques, qui y sont hostiles pour des raisons mystérieuses et s'ingénient à tout fausser dès le début. À moins que ce ne soit la main du destin qui apparaisse dans les gaffes qu'en toute innocence nous commettons. Par exemple, M. et Mme Schwob avaient rencontré d'autres amis de Laurent que les Simonot. Pourquoi invitèrent-ils ceux-ci précisément ? D'abord parce qu'ils n'étaient pas juifs ; ils pensèrent que leur présence aurait le double avantage de mettre un frein à la propagande de Laurent qui les tuait d'ennui et de montrer à Mlle Jolivet qu'elle n'était pas tombée dans une enclave de Jérusalem. C'est eux qui arrivèrent les premiers. Brigitte, n'étant grosse que de quatre mois, était un peu épaissie, un peu alourdie, mais guère changée, sinon qu'une espèce de douceur ou de bonté s'était emparée de son visage,

l'avait pour ainsi dire conquis, s'installant par la force dans les signes de la colère qui n'avaient pas disparu pour autant en formant avec eux une expression puissante, charmante et contradictoire. Sa physionomie en était à ce point modifiée que Mme Schwob mit quelques secondes à la reconnaître. M. Schwob, qui précédemment n'avait pas eu un regard pour elle, la trouva « comestible », selon une expression en vogue dans son escadrille en 1942. Qui eût jamais imaginé que les yeux de Brigitte, le sourire de Brigitte, ses bonnes joues, ses gestes deviendraient une « promesse de bonheur » ? C'est ce que M. Schwob, qui n'avait pas lu Stendhal, sentit, et dont il ne s'étonna pas, sachant par ses expériences d'autrefois que les êtres ont une propension à se métamorphoser, et parfois d'un jour sur l'autre. Il avait vu des types (ou des rombiens) que tout le monde tenait pour des lâches, et qui croyaient l'être eux aussi, devenir des braves parce que le danger leur révélait soudain leur âme véritable. Quelque chose, qui n'était pas le danger, mais devait y ressembler par quelque côté, avait extrait l'âme de la jeune Mme Simonot de la gangue qui la dissimulait. Le mari n'était pas tout à fait le même non plus, comme s'il avait attrapé quelques bribes de la métamorphose de sa femme. M. et Mme Schwob avaient gardé le souvenir d'un jeune homme plutôt grêle, cultivant une de ces barbes à la mode qui avaient l'air postiche, tant elles étaient foisonnantes. La barbe avait disparu. Le seul vestige qu'il en restait était une moustache, se déployant trop exactement comme deux ailes d'hirondelle pour paraître tout à fait naturelle, et

que l'on eût dit fixée sous son nez comme s'il avait fait l'emplette chez un antiquaire d'une authentique moustache d'ouvrier 1900. Cet objet d'une suprême élégance, infiniment prisé en 1967 dans les cercles intellectuels de la capitale et dont M. Régis Debray rapporta de ses aventures en Amérique du Sud le parfait modèle, était alors pour un penseur parisien l'équivalent d'une automobile munie du téléphone pour un homme d'affaires, c'est-à-dire le signe extérieur de la réussite dans sa partie. Du moins apercevait-on désormais le visage de M. Simonot, qui était agréable, d'une expression gentille et fine, malgré son regard légèrement interrogatif qui sentait son « scientifique » ou son universitaire, mais qui disparaîtrait peut-être, à condition que la vie lui mît du scepticisme dans la tête. Pour le reste, il avait forci, il avait pris les proportions d'un homme. Cela lui seyait, surtout cela seyait à Mme Simonot que l'on ne se représentait pas au bras d'un gringalet, fût-il couvert de poils. À l'issue de cet examen qui ne dura que les quelques secondes pendant lesquelles on se dit bonjour, M. et Mme Schwob, instruits par l'âge à se fier assez volontiers aux apparences, songèrent chacun à part soi que les amis de leur fils étaient sympathiques et se félicitèrent d'avoir prié ceux-là plutôt que d'autres. Brigitte leur plut parce qu'elle était bavarde et que cela changeait des gens de sa génération qui s'exprimaient si mal, qui ne savaient rien dire avec les mots de tout le monde, ou qui restaient bêtement muets. En outre elle avait une jolie voix, derrière les inflexions de laquelle on devinait une personne « qui sent les choses » (réflexion de

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : mai 1997.  
N° d'édition : FF743201. – N° d'impression : 4/489.

Jean Dutourd

de l'Académie française

## Trilogie française

Le séminaire de Bordeaux

Portraits de femmes

L'assassin

« En 1952, Jean Dutourd avait décrit dans *Au bon beurre* un nouveau personnage : le crémier enrichi par le marché noir de l'Occupation, mais le BOF lui-même a cédé la place à tous les marchands de modernité.

Lassé de ne pas retrouver la société d'aujourd'hui dans la plupart des romans contemporains, Jean Dutourd a repris son bâton de pèlerin pour écrire les histoires qu'il aurait voulu lire, ce qui est très souvent le meilleur point de départ. Il a "posé son chevalet" – expression qu'il affectionne – et peint trois tableaux : *Le Séminaire de Bordeaux*, *Portraits de femmes* et *L'Assassin*.

On devrait accorder plus d'importance aux boutades, tout au moins les prendre pour ce qu'elles sont : une manière pudique et ourlée de dire sa vérité. Dutourd prétend qu'il est devenu écrivain – alors que sa première vocation était la peinture – parce que les fournitures de l'un sont moins onéreuses que celles de l'autre. La lecture attentive de son œuvre démontre qu'il n'a pas cessé de peindre, notamment les chercheurs du CNRS (*Le Séminaire...*), les écrivains à succès (*Portraits...*) et les vedettes de l'actualité (*L'Assassin*), trois piliers – certes ni prolétaires ni épiciers – ô combien "représentatifs" de la société française contemporaine.

La *Trilogie française*, contrairement aux récits postbalzaciens, nous ouvre les coulisses de la France réelle. C'est bien dans la manière de l'auteur, toute wildienne, de décrire les contours pour aller à l'essentiel. »

Alain Paucard

Flammarion

Extrait de la publication